

Revue Cabaret

Hors série # 7, juillet 2020

Le tour du monde en 80 textes



Avec Louise Alméras, Sanja Atanasovska, Béatrice Aupetit-Vavin, Barbara Auzou, Imane Azmy, Anne Barbusse, Katherine L. Battaiellie, Diana Bifrare, Anne-Lise Blanchard, Marie Bronsard, Marie-Anne Bruch, Loris A. Brusneld, Valérie Canat de Chizy, Tania Ceija, Parme Ceriset, Sandrine Cerruti, Corine Chapelain-Rotter, Laurence Chaudouët, Murielle Compère-Demarcy, Jamila Cornali, Claire Coursoux, Colette Daviles-Estines, Estelle Decamps, Jacqueline Dejeux, Ingrid Descharne, Claire Desthomas Demange, Eva Dézulier, Anaïs Di Pasquali, Anne-Sophie Dubosson, Laurene Duclaud, Alexandra Estiot, Bluma Finkelstein, Pascale Flavigny, Chloé Galland, Cathy Garcia, Marine Giangregorio, Annabelle Gral, Elisabeth Granjon, Danièle Grilli, Guénane, Elsa Hieramente, Michelle Accaoui-Hourani, Marie-Philippe Joncheray, Rose Keller, Valérie Lacroix, Marie-Do Laporte, Nathalie Lauro, Nadine Le Noc, Alix Lerman Enriquez, Véronique Lévy-Scheimann, Alice Maës, Laurence Marino, Guylaine Monnier, Orianne Papin, Anouch Paré, Annick Pastor, Anne Paulet, Dominique Penez, Joëlle Pétillet, Aline Petiot, Lorraine Pobel, Christiane Prevost, Emmanuelle Rabu, Aline Recoura, Clara Regy, Céline Rochette-Castel, Isabelle Rolin, Martine Rouhart, Sofia Rybkina, Virginie Séba, Muriel Sendelaire, Géraldine Serbournin, Catherine Serre, Deea State, Hélène Suzzoni, Marjorie Tixier, Nadine Travacca, Elise Vandel, Natalia Vikhalevsky, Fanie Vincent ; *Guest* Jacquelyne Lepaul ; *Choéragraphie* : Valérie Rouquié, Jean-Marc Couvé

Le tour du monde en 80 textes

Editorial *Le tour du monde en 80 textes... et auteures*

Il était une fois un livre qui parlait d'un tour du monde à faire en 80 jours... un pari à relever... une des plus belles et mythiques œuvres d'aventure...

Plutôt que de faire un parallèle, j'ai voulu prendre la tangente et me défier pour un tour du monde en 80 textes... 80 auteures...

Il était une fois à LC (La Clayette), le début d'un voyage, partant de chez moi, et y revenant 80 textes plus tard, après avoir traversé tous les continents, pas mal de pays, villes... restant parfois quelques textes dans certaines régions.

Le voyage, un thème, non exhaustif, d'un précédent hors série, d'anciens numéros papier de Cabaret... de prochains... le voyage me suit jusqu'au salon Voyage en Livres que nous organisons ici au printemps...

Le parcours semble chaotique, de LC à LC, mais l'est-il vraiment ? Le chaos est à relativiser, comme le reste...

*Il faut mourir pour là :
je ne dois plus entendre
les battements plaintifs des regrets soulevés
en un cyclone rouge et n'avoir plus à tendre
l'acte vers l'idéal progressif et rêvé ;*

*Comme un pêcheur vaincu, ne plus traîner la cendre
de mon filet sur le froid des pavés
que la mer délaissa ;
vers cette mer, descendre
avec le sable lent peinant à l'achever.*

*Les dunes et ma chair sous le feu qui dénue
du soleil sans repos, font la cadence nue
d'un identique pas sous l'automne tombant ;*

*Les dunes et ma chair font la même nuance
lorsque nous cheminons femme et terre en partance
pour extraire de l'eau notre accord ascendant.*

(Jacquelyne Lepaul, été 1944)

Départ à la porte du château, et on se donne rendez-vous dans 80 textes...

Coordonnées 46° 17' 36" nord, 4° 18' 21" est

Once upon a time in LC...

ALAIN CROZIER



Revue Cabaret

La revue Cabaret est éditée par L'association Le Petit Rameur. Tous droits réservés aux auteurs.

Directeur de la publication : Alain Crozier

Comité de relecture : Mlles X

Vos textes : Auteures féminins, textes inédits, sans rimes, par courrier ou internet.

Points de ventes : Librairie 2B (71 - La Clayette)

Abonnement : 12 € pour 4 numéros annuels, chèque à l'ordre du *Petit Rameur*.

Contact : ✉ 31, rue Lamartine - 71800 La Clayette - France

☎ 03-85-24-21-69 🌐 www.revuecabaret.com



ALINE PETIOT

Luxovium

Se couvrir des dentelles de Luxeuil
afin de parcourir la ville et se baigner dans ses thermes.
Tout est là... Mais tout n'est pas dit !

Puisque les Celtes ont aimé ses eaux chaudes,
nous pourrons asperger nos audaces
et bercer les enfants dans ce flux magique
ou peut-être guérir nos parents.

Danser devant l'Hôtel Thiadot !
Je me sens toute en or,
les livres y sont bien en ordre
et se relient comme des trésors.

Venez grimper les cent quarante-six marches,
vous serez tout étourdi !
La Tour en perdra son octogonale forme
pour rire encore plus fort !

Levez vos têtes curieuses !
Ouvrez grand vos oreilles !
Admirez l'Escadron de chasse qui patrouille le ciel !

Quand les rivières dévalent les calmes Vosges,
elles tournent et se défoulent pour faire un saut envoûtant.
Elles rejoindront d'autres affluents pour se marier.

Sortez vos pinceaux et regardez
Adler qui aimait les humbles.
C'est leur lumière qu'il peignait.
C'est leur labeur qu'il chérissait.

La paix retrouvée dans la Basilique Saint-Pierre.
Être stupéfaite d'être accueillie par l'orgue sculpté
qui joue les musiques des sourires et des larmes.

Si une petite faim débarque, dévorez le jambon parfait !
Si une curiosité survient, si les vestiges exceptionnels vous attirent,
creusez et éludez toutes ces fouilles mystères sous la Place de la République
aux côtés des chercheurs et historiens de tous pays.

Et puisque je n'ai qu'une page pour enrubanner Luxeuil.
Je n'ai plus qu'un cri de joie qui arrive, te disant « viens » !

MARIE-DO LAPORTE

Paysage de l'Est

- vu du train Corail Nancy-Paris -
maintenant hors service -

Parmi ces matins-là, qui suivent la pluie grise, il fait bon regarder.

L'aube passée va sur le vert pâle et givré ; dans les prairies courent les lumières. Au creux du paysage silencieux sourdent les étendues de respiration : le sentier file au cœur des vals assouplis.

Près d'un cours d'eau, l'homme passe – aux côtés d'un arbre, ombre paisible dans le jaune éthéré, parfait. Il contemple cette branche : la plénitude y est arrêtée. Puis les collines, douces et dénudées.

J'ai l'impression qu'il parle de sincérité avec la lumière.

Mais quand reverra-t-il les pentes d'un vallon sur l'empreinte d'un visage ?
Pour quel sourire s'échauffera-t-il comme à ce soleil lunaire ?

Le battement de paupières serpente en courbes idéales sous l'œil du bleu si bleu.

Mais, comment, parmi ces matins-là, où éclate la sensation, éclabousse l'affection, étendre le présent ?

VIRGINIE SEBA

Mon pays à moi est celui que je fais exister

(Paris)

C'est un pays excavé
Dont je ne vous décrirai
Que les 3 m² qui le circonscissent
Logé au 3^{ème} étage d'un immeuble de 8
Il s'invente des limites dont vous n'avez pas idée
De ses barreaux j'en fais des portes flammes des portes épiques
Des portes ambraises à chair de peau
C'est un pays qui n'a de nom que celui que nous donnerons
De ses lumières à vous s'inventeront, de ses lumières à moi j'en ferai :
des portes voix, des portes sons, des idéos, grands et petits
Bruissant, grouillant, frétilant, fourmillant sous mes pieds en éventail, -les pieds oui !
Pas les doigts
Parlons-en des ombrelles
Qui s'accrochent à la peau des frileux
Cachez cette rime que je ne saurais voir ni entendre
De vous à moi je m'y oppose

Mon pays excavé se construit
de chair et de feuilles fraîches
De piquettes Or lovées au coeur de mes fraisières tout juste écloses
Leurs promesses m'impatientent
Et leurs pétales blancs et tenus, cinq au total formant étoile
Et leur feuillage vif et nerveux, hallebarde dressée
Et leurs paumes vertes offertes
tendues hors des jambes de mon balcon
me titillent
jeunes aspirantes elles y aspirent à cette foutue lumière
nerf de la guerre, nerf de la vie
tandis que moi, tour à tour patiente et impatiente je les admire je les respire je les ...
Ah ces promesses languissantes, suaves et goûteuses dans lesquelles avec ardeur
j'irai croquer
promis je partagerai
mon pays excavé croisera-t-il son légionnaire, son missionnaire, son légendaire ou
se fera-t-il inexpugnable, inatteignable, fruit défendu par bataillons au carré arrimés
enrimés ?
mon pays à moi est extraordinaire et je vous y invite sur le champ
franchissez vos limites, crevez l'horizon
mon pays à moi serpente et pérégrine
et dans vos marches incertaines et flottantes vous hamera au détour de ses mots

mon pays à moi n'est pas dans le dictionnaire
mon pays à moi n'est pas dans le dictionnaire, mon pays à moi n'est pas ...
faut-il donc être répertorié pour exister ?

ASP (additif sans pesticide) : A chaque horizon visité toujours reviens à mon antre,
revisité

Les promesses en transit exacerbent mon horizon

et mes exaltations ont meilleur goût que leurs originales visions

Toujours reviens à mon antre, mon antre chéri, engrossé et enrichi

Rue St Denis

Rue St Denis, elles ont le corps indécent.

Des ventres, des cuisses, des hanches qui vous hèlent et tendent le sein au grand enfant pâle, à l'enfant violent, le mal aimé, en mal de mère. Rouge, du bout des ongles aux lèvres, des lèvres aux pupilles usées, insoumises, effrontées, elles ont la chair comme des orages où l'on s'abreuve dans un brutal éclair. Les belles de jour réparent les nuits sans amour et les fidèles viennent se barbouiller de noir qui coule, de bas résille, de coeurs filés sur de grisants parfums, de cris manqués et de fantasmes effilochés. Quatre bras, quatre mains, quatre yeux orphelins qui se chevauchent à l'aveugle, maladroitement, par accident, pour créer une fragile lumière qui, passée la porte, s'éteint en un soupir de regrets.

Rue St Denis, elles ont le corps indécent, brandi sans vaciller sur des talons aiguilles où tourne, tourne, tourne dans sa cage

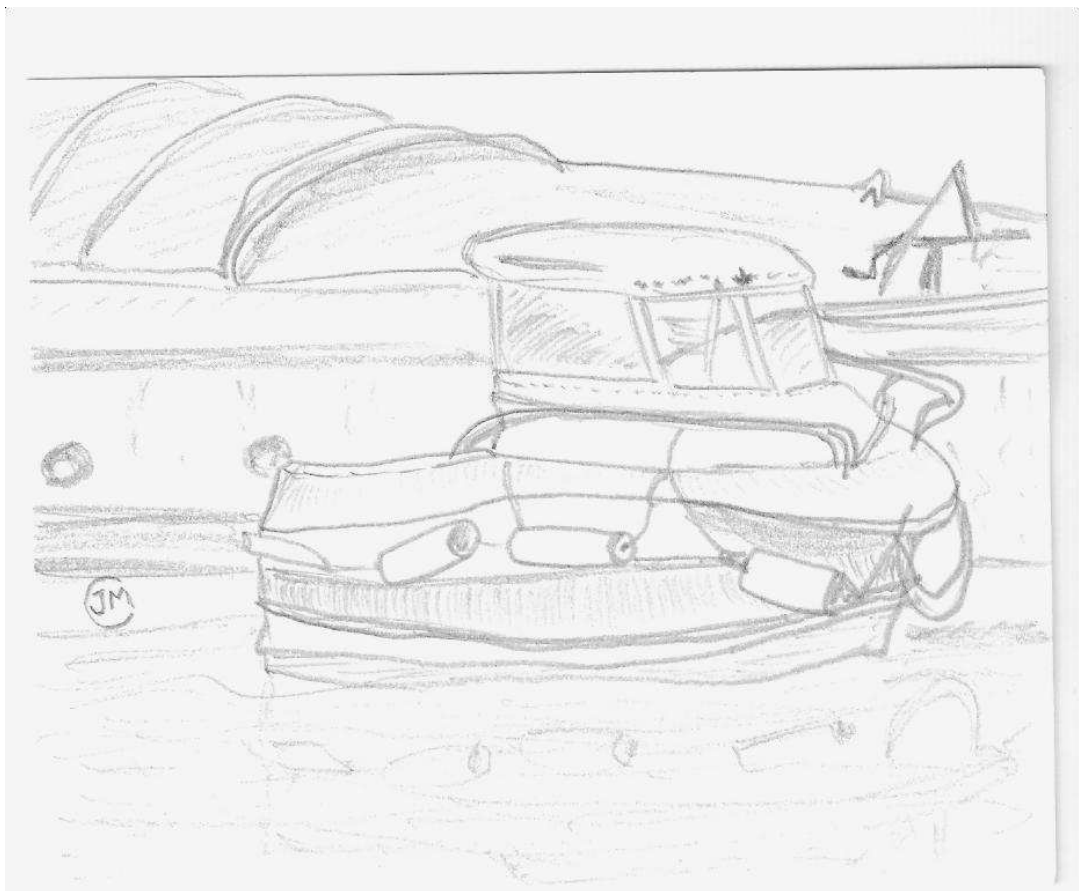
L'amour, sans une aile

Comme il tourne ici ou là.

BARBARA AUZOU

Normandie Ma taiseuse

C'est à la craie blanche que je dessinerai ton beau visage
Normandie ma taiseuse femme facile et peureuse
Qu'on aperçoit à contre-voie dans les orties violettes
Tu dis oui tu dis non tu dis peut-être parce que choisir c'est mentir un peu
Parce que l'assiette de tes épaules à jamais ébréchée reste entre terre et mer
Entre algues et pommiers et je te regarde tourner ton lait et le galet de ton histoire
Qui sait rire qui sait pleurer
Dans la gare de tes yeux tu couves ta verte palette
Tu tais que comme partout ailleurs elle prend le rail vers le feu d'un interminable été



MARTINE ROUHART

La Mer du Nord

La mer est grande
et là-bas, sous le voile gris
de mon pays,
les pensées prennent le large
comme des ballons qu'on lâche,
dénouent tous ces vertiges
à l'intérieur de soi.
Rien que le bruit du vent
et dans un pli du vent,
le cri d'un oiseau
qu'on ne voit pas,
présence vibrante
de lui, de moi, au bord
de ce qui n'est pas encore.

ALICE MAËS

Flèche d'eau

Comment se forment les vagues ? Celles qui disent je t'aime, celles qui disent que je m'éloigne.

Comment s'inonde un cœur ? Par marées, par à-coups ou aux jets puissants des seaux d'eau ?

Là, je me sens vide, une plage de sable sans intérêt. Mer du Nord.
Et demain, noyée dans ton âme je me perdrai. Et après, l'écume.

Anvers

A quelques pas de là, je vis ses yeux épandus sur le sol, intacts. Une idée absurde me traversa: ils étaient trop grands, ses yeux. Les navires du port d'Anvers disparaissaient dans le brouillard; seuls ces yeux mordorés, vivants mais sans expression avaient une consistance. J'avais toujours désiré aller à Anvers. Et sans même visiter la ville, je me suis retrouvée marchant sur les quais – qui étaient comme un corps que je parcourus jusqu'à ce que je parvienne à ces deux flaques détachées de tout support humain. Je ne hurle pas. Je ne pleure pas. Je reconnais ce regard et je ne comprends rien. J'aimerais qu'ils grandissent encore ces deux iris, que je puisse par eux entrer. Entrer ailleurs.

KATHERINE L.BATTAIELLE

Je vais vers le grand Nord

*« Ici, où finit le monde, s'achève aussi ma curiosité ».,
Voyage du célèbre Francisco Negri en la Laponie(1700 ?)*

*« C'est dans le Nord que courent les vrais lynx, aux
ongles affûtés*

*et aux yeux rêveurs. Dans le Nord, où le jour
habite dans une mine, de jour comme de nuit.*

*Où l'unique survivant peut s'asseoir
près du pôle de l'aurore boréale et écouter
la musique de ceux qui sont morts gelés. »*

Tomas Tranströmer,

*Histoires de
marins(1954)*

Je vais vers le grand Nord.

A la sortie du port de Dunkerque, quittés le petit escorteur et les odeurs d'essence de la raffinerie, je me sens déjà très loin, l'espace s'élargit.

La mer est étale et grise depuis 2 jours. Brume. Au loin, dans une trouée, une armada de plates-formes pétrolières. Je ne vois pas les hommes en combinaisons orange, je les imagine dans le vacarme assourdissant de leur forteresse flottante ébranlée par les rafales de vent et les vagues.

Je vais vers le grand Nord, vers une extrême étrangeté, la pureté du froid, des glaces, des espaces vierges, avec les fantômes d'Amundsen, de Charcot, d'Andrée : une version épurée du monde, une mémoire raréfiée de l'humanité, la vie élaguée. Le froid gèlera les gestes inutiles et les excès.

Avant que tout s'évanouisse en eaux.

L'hypothèse la plus risquée pour ma frilosité, mon goût pour les siestes indolentes, les terrasses ensoleillées. Le facile reculé au plus loin.

La gazette du paquebot apporte les bruits déjà feutrés de la France, du monde. Une vieille dame a pris un malaise pendant le dîner.

Chacun de nous est aimanté par un point cardinal. Pour moi c'est le Nord. Une passion inconséquente, une part de moi mystérieuse (depuis : « Ne jouez pas au Nord, les enfants ») à la recherche de laquelle je vais aussi.

Il n'y aura pas de signes entremêlés, incohérents et bruyants de l'humanité, pas de profusion lassante qui distrait, encombre l'esprit, pas de foisonnement bruisant d'espèces volantes, rampantes, caquetantes, juste quelques animaux qui ont conquis leur place. Un horizon nu, d'avant l'humanité. Une sobriété extrême des végétaux, dans cette aridité même, célèbre la ténacité de la vie. Il sera plus simple d'y tenir l'essentiel de soi.

La place du marché aux poissons, sur le port de Bergen, est parsemée de flaques grasses, jonchées de reliefs de crevettes.

Je longe les fjords norvégiens : la couleur verte encore, les maisons de bois rouge (le rêve d'une vie différente) et les immenses cascades phosphorescentes. L'eau sous toutes ses formes et ses allures.

Avant que la nuit et le froid me chassent de la salle circulaire vitrée dominant le pont, vers ma cabine et son étroite couchette. Trépidation régulière des moteurs.

Le vent fouette les ponts, et nos mesquineries, nos mensonges passés.

Magie des noms étranges que notre langue est gourde à prononcer. Mais il manque des mots dans ma langue pour désigner exactement ce que je vois : par exemple le mot colline convient mal.

Eaux solidifiées en glaces sous le regard, glaces traîtres, ni eaux ni sols, matières dont l'ambiguïté dissout les évidences, les classifications. Et peut-être dessous, encore, les corps gelés d'explorateurs disparus (le froid empêcherait la putréfaction non pas seulement des corps, mais des esprits), dont les récits, les vies, depuis l'enfance m'ont fascinée, dont je me sens, au-delà de toute raison, proche. Leurs gloires éphémères (banquets et toasts), leurs journaux, leurs lettres, avant qu'ils disparaissent, hors de leurs abris de fortune, dans l'immensité glacée. Qu'y a-t-il eu de commun entre eux, que vieillir tranquille n'a pas intéressés, d'où ait germé leur passion, un désir insatiable dont ils ne guérissent pas ? Le renoncement à la vie facile, aux habitudes rassurantes, au corps quotidien d'une femme, quelque chose de plus fort que la douceur de l'herbe et des feuillages, la fraîcheur espérée de l'ombre, quelque chose peut-être impossible à nommer, dont je voudrais discerner la genèse.

Livres tellement lus et relus que le grand Nord m'est un territoire à la fois inconnu et familier. De récit en récit se sont agglutinées des sensations, des images, des précisions (les chiens décimés, le décompte des rations de survie avant la mort ou le secours).

J'avance sur la croûte terrestre. Je m'approche de la ligne invisible (rouge sur le globe terrestre posé dans la classe de mon enfance sur le bureau du maître) du cercle polaire arctique. Comme au début de la création du monde, la nuit et le jour mêlés, encore mal séparés. Les vieilles douleurs deviennent de petites péripéties. Ou c'est comme si au Sud s'était déroulée une autre vie.

S'il y avait des baisers, ils seraient plus ardents d'avoir été attendus, jusqu'à la chaleur d'une chambre close, et alors tout le corps serait brûlant.

Un univers en blanc et gris, qui ne sera pas juste aimable, dans lequel s'insinueraient le bleu des glaciers et leurs craquements, où l'on perdrait ses repères et soi-même. Gris déjà de ces jours très courts. Une seule couleur, déclinée en une infinité de nuances. Le blanc contre le sombre des amoncellements de déchets, d'immondices.

Un espace immense, sans frontières, qu'une traversée ne fait qu'effleurer.

Je voudrais que ce voyage dure indéfiniment.

NATHALIE LAURO

Berlin 2019 (7)

On a rit
et dansé
dans les clubs
de minuit.
Dehors,
seul le pied
de la Fernsehturm*
échappe
aux brouillards
givrants,
les blocs de glace
dérivent en surface,
le vent de Sibérie
a été annoncé.
Tourbillon humain,
tourbillon de neige,
1000 lumières,
ma tête tourne,
j'attrape ton bras,
pour marcher sans glisser,
le froid
me rend heureuse,
Berlin aussi.

*tour de la télévision haute de 368m

MARIE-ANNE BRUCH

Souvenir Pragoïs (13 janvier 2020)

Prague abandonne négligemment
à chaque coin de rue
les séquelles sombres de son âme,
et l'afflux des touristes
en quête de golems et de ghettos
à quelque chose de kafkaïen.
Les grandes ailes noires
des toits pragoïs
battent ma mémoire
comme un deuil mal ressoudé.
Le vaste Château
où l'on n'entre pas
est pris au piège
d'un froid violent
et me pétrifie
comme un mauvais procès.
Errer, déambuler
entre les boutiques
de pierreries ténébreuses
et les cristalleries périlleuses,
au milieu de
cet hiver incassable
l'amour tombe en
mille morceaux
et la vie de Bohême
loin de tout poème
ne m'inspire que
désirs humiliés
et délires humiliants.

Varsovie

Varsovie, chérie, si j'avais su que je tomberais sous le charme d'une ville ingénue, dont le cœur me désarme à chaque avenue. J'arpente tes pavés du matin au soir, quelques gouttes d'eau de vie rendent la mienne plus suave. Je m'évade, je m'égare, j'arrose mes espoirs, mais il se fait tard. Varsovie tu fus ma mère, je lève mon verre à mes ancêtres. J'ai ressenti ta guerre, frissonne encore mon corps, les décombres de tes pierres, la souffrance de tes morts. Ruisselle la Vistule, témoin de mes aveux, une remise en chemin d'un ciel trop capricieux. Ma belle slave panse mon cœur, le rouge coule dans mes veines, et le blanc s'entremêle. Varsovie tu fus ma mère, ma raison d'être en cette terre. Tu m'as tendu les bras lors de mes jours pluvieux et c'est un déchirement lorsque sonnent les adieux. Je reviendrai un jour, plus vive que jamais, avec tout mon amour dont tu fais la fierté. Avec tous mes mémoires, mon ardeur, mes victoires, ce n'est qu'un aurevoir... Varsovie tu es ma mère, mon dernier souffle salubre. A l'eau de vie, je cède la bière...

Vlado

« J'étais un gosse comme les autres, avec des mains qui ne savent pas rester dans leurs poches. J'ai grandi à Paris. Ma mère était concierge et mon père égoutier, avec une fille en plus de moi. Mais ma famille, je l'ai trouvée dans la rue, avec ma bande de copains on a tout appris ensemble. » Ce furent ses premiers mots de confidences. Très vite, nous entrons dans le vif du sujet.

Il est allé en Russie, juste après la guerre, ses amis et lui ont été réquisitionnés pour faire le sale boulot à la place de leurs chefs. Je n'ai pas posé de questions, comme promis. Pourtant ça me brûlait la langue et mon imagination me montrait des images dont je n'osais regarder la vérité entière. Il y avait des corps, et des survivants qui n'allaient pas l'être pour bien longtemps. Il y avait aussi des cordes, des seaux d'eau glacée, des limes énormes pour poncer normalement les lames des couteaux de chasse. Lui était encore jeune. À l'âge du service militaire, il utilisait les armes autrement que les autres et obéissait à des chefs très éloignés des généraux. Pourtant, le sale boulot était le même quelques années plus tard en Algérie. Le seul dont on a pu parler vraiment. En Russie, sur des plaines de neige vastes comme trois fois Paris, il faisait des allers et retours, il surveillait, exécutait, crachait sur le sol sa conscience. Personne n'était là pour le voir, et on ne voulait surtout pas savoir.

Le soir venu les mains, les yeux, les pieds sont encore rouges. Le froid ne veut pas partir. C'est son pays. Un poêle immense, bas et long, claqué sur leurs plaies. Elles commencent de piquer ; c'est la peau qui dégèle. Elle paye pour tous les trajets dans la neige, pour les attentes, pour les cris sortis d'elle à donner des ordres durs à la vie. La vodka chauffe à l'intérieur. On ne mange pas quand on a trop péché. Personne ne compte surtout, ça détruirait l'effort pour se vider la tête. Les ombres dansent à peine, elles se déplacent seulement, on croirait même qu'elles s'unissent et se gonflent. Celui qui a la plus longue barbe chante. Il se met à pleurer. Et c'est le seul à s'offrir ce grand luxe, à pouvoir se l'octroyer. Le poêle ronge encore quelques plaies, celles qu'on ne voit pas, qui se sont cachées derrière l'âme, derrière les yeux, tout au fond de la bouche. Vlado allume une autre cigarette, c'est à son tour d'offrir la tournée générale. Mais le tabac a un goût qui ne console pas, il sert juste à brûler l'eau vive à l'intérieur, la presque vive, d'où surgit chez chacun une sombre mélodie. Bientôt, tout le monde s'y met. Ça devient beau là-bas.

Dehors, le froid ruisselle toujours. Le soleil bruine seulement, il n'a plus de forces pour chauffer. Il y avait fort à nettoyer après la guerre, la deuxième, la guerre derrière la guerre. Et d'importants trafics pouvaient assurer à la mafia française des armes pour des décennies. Sans compter celles où ils se retrouveraient en prison. De temps en temps, il faut avoir affaire à toutes les femmes venues crier. Elles montrent des photos, des images, se frappent la poitrine et n'ont pas peur des représailles. Des dents hirsutes crachent des noms, des souvenirs les plus heureux possible. Elles s'approchent de très près pour essayer de convaincre. Pour que l'on voie leurs traits affaiblis et terribles, défigurés par de petites tranchées en guise de rides. Mais personne ne leur fait

de mal. Ils respectent la douleur. Eux aussi laissent des plumes et un peu de la fraîcheur de l'âme dans cette guerre parallèle. Ils sont là pour mieux nettoyer, et elles, elles pourront oublier.

Il neige toujours et il fait terriblement froid. À côté, les sorties près de la butte Montmartre, en plein hiver, sont presque un souvenir d'été. Il n'a que les manteaux d'ici pour se carapater, et la vodka surtout, chauffée par toutes les cigarettes. Ça tombe encore et on ne voit plus rien. Même les cadavres qu'il faudra déplacer demain, quand le soleil sera de retour dans le ciel. À celui-ci, d'ailleurs, il ne croit plus, ou n'y a jamais cru. Il y reste pendant des mois, le temps de ne pas laisser de traces, de tout organiser, pour ne pas avoir à revenir. Seulement, tout ici est immense, les distances, les nuits, les silences, les hurlements nocturnes. Immense aurait pu être le nom de la Russie, tant l'atmosphère de chaque instant s'inscrit au plus profond des reins et des entrailles, et va jusqu'à remplacer des pans de mémoire entiers tant son abîme est grande et sa volute intrigante et pérenne. Il faut du temps pour traverser tout, pour espérer trouver où la limite se trouve. Les longs déserts à traverser sont peuplés de cadavres qui ne peuvent pas se désagréger, ils gèlent et sont solides. Parfois, des enfants sortent comme des limaces, ils n'ont pas d'énergie et ils ont faim et froid ; ils demeurent près de l'unique brasier, de la mère et du matelas qu'on prend à tour de rôle. Leurs bouches englouties par les laines font à peine de fumée et leurs mains ne savent pas les bêtises. Ça embête bien Vlado qui en aurait bien pris un ou deux, pour leur apprendre des choses, avoir des regards neufs et des sourires nouveaux à voir enfin. Mais après? Vlado se rend dans plusieurs villes, dans de petits villages. La neige s'en va, mais il croit que ça ne s'arrêtera pas. Puis, le retour à Paris sonne le glas.

Je suis née au mois de mars à Bakou, la capitale de l'Azerbaïdjan, l'une des quinze anciennes républiques de l'Union soviétique. Le jour de mon arrivée au monde, une neige abondante s'est mise à tomber alors que ce n'est pas chaque hiver que les habitants de la ville voient quelques flocons virevolter.

Le bâtiment de l'hôpital n'était pas chauffé (ou pas suffisamment), et ma mère et moi sommes sorties malades de la maternité, moi avec une pneumonie non diagnostiquée. Je n'ai eu ni frère ni sœur: après cette expérience traumatisante, ma mère a décidé de ne pas avoir d'autres enfants.

J'ai souvent été malade pendant mon enfance : dès que je me retrouvais dans un collectif, j'attrapais tous les virus. Probablement, c'est pourquoi j'ai appris à lire avant de commencer à fréquenter l'école. J'étais même sûre que je deviendrais écrivaine mais, en grandissant, j'ai oublié ce rêve pour m'en souvenir plus tard.

J'étais en sixième lorsque la guerre entre l'Azerbaïdjan et l'Arménie a éclaté. Deux ans plus tard, ma famille, comme beaucoup d'autres, s'est installée en Russie.

Le temps est passé, et j'ai obtenu un baccalauréat en sciences, notamment en physique. Toutefois, il m'arrive de me demander pour quelle raison j'ai choisi et terminé ces études, car j'ai travaillé très peu dans le domaine.

À Bakou, ma grand-mère avait un jardin où vivaient quelques animaux abandonnés. Les chats errants étaient — et le sont, probablement — très fréquents dans ma ville natale. Quant à moi, j'ai toujours accueilli quelques amis poilus chez moi, et c'est la raison pour laquelle je ne mange pas de viande depuis longtemps. Pourtant, c'est juste en adoptant un lapin que j'ai réalisé l'ampleur de la maltraitance et de l'exploitation des animaux de la ferme. Soudain, les morceaux de viande, les cartons de lait, la fourrure ont pris un visage — celui de la souffrance des frères et sœurs de mes amours. J'ai commencé à chercher de l'information sur les conditions de vie des bêtes. Et j'ai ressenti l'horreur, la colère, l'impuissance et un désagréable sentiment d'être trompée. Plusieurs questions me sont alors venues à l'esprit. Que vivent en réalité ces vaches et d'autres animaux qui rient sur les étiquettes ? Pourquoi les gens pensent-ils qu'ils ont le droit de faire souffrir des milliards d'êtres vivants alors que les produits d'origine animale ne sont même pas indispensables pour notre survie ? Et pourquoi malgré leur souffrance constante l'on n'en parle pas dans notre vie quotidienne ?

CLAIRE DESTHOMAS DEMANGE

Ô ma belle de bruits de terre de quais de mer d'allées de promenades de vibrations
de mirages

La tête haute de religions et de défis
Les femmes déambulent pour honorer tes dieux
Les hommes amoureux eux aussi
Des foulards noués colorés
Elégamment
Des yeux noirs

Mais le noir intégral
Frôle les dalles de marbre
Et les yeux fentes cruelles
Percent à peine le voile

Les ruelles serrées
D'épices d'étoffes de douceurs
Grouillent
La gloire d'Allah
Ample sereine
Domine le Bosphore

Ton cœur multiple
Multiplié
Adorateur
De la Mer Noire à celle de Marmara

Croisée d'Orient et d'Occident
A l'histoire magnanime
De sultans fous
De pierre et de cristal

Ô ma belle te contempler
Du haut des collines
Et des rives du Bosphore
Sous l'oeil pers de tes chats

DEEA STATE

Campina, petite ville pleine de mystère

Ville de nombreuses personnalités culturelles,
Dimitrie Bolintineanu, Ion Heliade Rădulescu,
Bogdan Petriceicu Hașdeu, George Coșbuc,
N. Grigorescu, C-tin Istrati, Eugen Jebeleanu,
Geo Bogza, écrivains qui ont lié
Leur vie et la œuvre de ces terres.
Ville connue pour le célèbre château Iulia Hasdeu,
Connu sous le nom populaire « Temple de l'Esprit »,
Mais aussi à cause de la maison
Commémorative de Nicolae Grigorescu.
Impossible d'ignorer.
L'aspect authentique roumain de sa maison,
Le jardin accueillant, l'ombre des arbres,
Des fleurs de balcons exubérance
N'a pas changé au fil du temps.
Entre autres, la ville a un beau lac,
Entourée de mystère - l'église du lac –
Dont la légende dit qu'au fond du lac
A été enterré une église avec tous les croyants en elle,
Au cours d'un tremblement de terre dévastateur.

Addio, Venezia !

Le vaporetto pénètre lentement dans le canal San Marco. La brume, qui faisait jusque là se confondre terre et mer, se dissipe et, en une image mille fois reproduite, Venise aligne comme à la parade ses trésors architecturaux – le Palais des Doges, le Campanile, le dôme de la basilique... Les touristes par centaines descendent des embarcations et suivent docilement les fanions de leurs guides respectifs. Toutes les langues se mêlent en une foule moutonnaire : « *Devant vous les colonnes surmontées des statues du Lion ailé et de San Théodore. A votre gauche, la bibliothèque de Sansovino et ses colonnades. Devant vous la basilique San Marco... les Maures... Napoléon... Entrons dans le Palais des puissants seigneurs de la Cité... Les prisonniers... Le pont des soupirs... Les plombs et Casanova.* ». Moi la solitaire, je voyage en groupe. Au pas de course j'écoute, je note, je photographie, je me gave jusqu'à l'écoeurement d'histoire et de beauté...

L'après-midi, je décide de m'éloigner de mes compagnons de voyage. Je déguste lentement un cappuccino à la terrasse du Florian, sur une place Saint Marc sans pigeons, curieusement flanquée à l'un de ses côtés d'une bâche qui cache sans doute des travaux, avec la photo gigantesque d'une montre de luxe. Pas de quoi choquer les fondateurs de la Cité, dédiée avant tout au commerce. Je fuis les étals de masques "made in China" et de faux verres de Murano. Je me perds dans le labyrinthe complexe des calles et des fondamentas qui longent d'étroits canaux.. Bientôt le silence règne sur les petites places, les campos, juste brisé par le bruit d'une charrette chargée de légumes. Cela me rappelle que de "vrais" habitants vivent encore ici. Pour longtemps encore ? Au fil d'un canal glisse lentement une gondole. Encore un cliché, pour quelques euros ou quelques dollars, et pourtant ... je me surprends à écouter avec émotion le chant du gondolier "*Mi sò el gondolier che in gòndoea ve nìnoea...*" Cela aurait fait rire mon amoureux !

Au moment où je me dis avec délice, mais un peu d'inquiétude, que je suis bel et bien perdue, je me retrouve devant la Fenice. A deux pas de là, le Rialto et ensuite les quais ! Je n'ai plus qu'à attendre mon groupe et le vaporetto. Je m'assieds sur un banc et, fatiguée de ma ballade, je ferme les yeux. Quand je les ouvre à nouveau, il est là, le paquebot blanc ! Arrogant avec ses étages, masquant la vue des îles toutes proches. Le flux qu'il provoque s'écrase sur les quais avec une puissante odeur de marée. Je ne veux pas le voir et je referme les yeux. Je suis alors entraînée tout au fond de la lagune, dans la pourriture mortifère des eaux salines qui sapent les fondations. Là, flottent les fantômes des amoureux de Venise - Goldoni, Casanova, George Sand et Musset, Ruskin, Proust, Mann... Venise disparaît inexorablement. Réveillée de mon cauchemar, en sécurité sur le bateau, je regarde s'éloigner dans la brume la Cité. Addio Venezia, così bella !

SOFIA RYBKINA

Sur la Riviera italienne

Je m'en souviens aussi bien
comme si c'était hier.
Son corps gisant à côté du mien
dans un silence complet.
Nous tendions les mains l'un à l'autre
dans un geste simple.
C'était un autre été italien sur la Riviera,
rempli de vin rouge, de jus d'ananas,
de conférences sur l'histoire et la musique.
C'était un autre rêve italien
tournant lentement dans le cauchemar.
Une petite librairie au coin de la rue.
Fermée le matin,
généralement pleine de gens
plus tard dans la soirée.
Je l'ai rencontré là-bas, debout dans le noir
avec un verre de porto à la main.
Plus tard dans la nuit, il m'a aimée sur la plage.
Il m'a aimée dans la vieille maison de sa mère
quand nous sommes venus lui rendre visite.
Il m'a aimée à la fête de son ex-amoureux
un week-end après notre rencontre.
Il m'a aimée partout.
Il était la personne qui m'a été donnée pour éclairer
ces jours caniculaires.
J'étais une femme; il était un homme.
Un match parfait, pour ainsi dire.
Un match parfait, mais pas le seul
hors de la variété.
J'aimais l'aimer autant que j'aimasse
la façon dont mon corps a senti le sien
alors qu'il était sur moi.
Je l'aimais presque autant
comme je me suis aimée.
Qu'est-ce que c'était, l'affaire qui avait commencé
dans la petite ville, à la petite librairie
quelque part sur la Riviera italienne? ..

Toscane

L'été s'allonge à n'en plus finir ne sait plus comment prendre fin s'invite dans la voiture en partance pour l'Italie point d'orgue de l'été s'invente de nouveaux airs de joie émet les sons d'un grillon voyageur chante sur l'autoroute grise qui déroule son long masque strié de blancs flotte dans l'air une aventure florentine et inscrit dans le ciel un mot effarouché échappé des bouches discrètes Survolent alors des nuages d'images secrètes gardées dans la mémoire de l'été qui s'en va dévidant et filant des démêlés d'histoires le souvenir du cimetière de Modane la voix de Jeanne Chéral qui nous supplie de rentrer dans nos cœurs une fresque de Botticelli

L'été s'épanouit dans les regards sur les robes fleuries danse sur les chemins montagnards vastes vues du monde Il s'éclipse parfois en mirage quand, finissant il se brode en souvenirs jaillissant de la mémoire

J'écris sans façon sans heures sans rien avec juste le poids du monde qui me monte à la tête et libère des sons des notes. Celles-ci font un tour dans l'air et se dissolvent dans la Dolce Vita d'une Toscane emmatinée où un papillon blanc volette sous mes yeux j'écris le tourbillon de vie qui me surprend dans l'ignorance du regard des autres dans le silence de l'être qui vit en dehors de la conscience

J'écris mes pensées qui s'altèrent en mots et viennent accoucher de phrases au hasard de la main qui glisse sur un clavier où touches blanches sur carrés noirs touches enjolivées de lettres libèrent un petit son de frappe à peine dissimulé dans la moiteur de l'air

La vitesse s'étirole sur l'appareil photo pendant que je cherche à filmer la campagne italienne le vert s'enhardit dans un puissant jet et tout à coup rend possible la révolution. Je désobéis au temps qui passe je fusionne dans le vert deviens un point compact à mon tour une vitesse associée à la pression de la gravité les pneus qui adhèrent au sol m'envoient et désarçonnent la mélancolie qui est en moi j'écris comme on guette un virage une surprise un cadeau inavoué une latence embourbée dans toutes ces virtualités du temps présent dans tous ces possibles qui ne cessent de chavirer ballottés dans mon cœur et viennent s'inscrire en une seule image sur l'écran capteur de lumière

Qui suis-je quand je danse ainsi dans le vert assaillant des acacias ? Quelle danse étrange me mène et me balance entre ciel et terre ? J'enracine mes mots dans les arbres touffus tout en me demandant à quel sacrilège j'appartiens

Comme un déclin suspendu au vide du silence je suis la vitesse et je suis le frein je suis le vide et le plein l'amertume qui disparaît devant l'extase au coucher du soleil et le vois qui s'obstine à se vivre au jour le jour et s'épanouit chaque fois différent dans le ciel miroir de la terre Vite qu'on m'assassine encore et encore qu'on sabre mes efforts pour qu'à chaque souffle je renouvelle mon propos m'effarouche devant la critique et la critique à mon tour

J'ai vu tout à l'heure le regard de Peau-d'Âne dans le cimetière au milieu des sépultures elle a abandonné sa peau grise et ses lèvres sont devenues rouges a jeté sa peau son voile sacré pour rejoindre sa famille la vraie celle qui l'attend depuis toujours dans la volupté d'un matin tiède

Ses lèvres rouges déposent un baiser sur les stèles et les noms qu'elles prononcent traversent les siècles

Rome

3

Je pensais à la genèse de l'écriture, et à celle de l'enfant, d'un chant, d'un poème aux lignes entrecoupées. Leur actualité qui s'effrite. Les avenir qui n'en font qu'un.

Percevant ta silhouette, ma pensée chavirait. Les nuances réformées, les lumières qui pressent. Voilà ce par quoi nous glissons, bras levés, serrant avec fierté ce qui nous aliène. Seulement, je perçois les reflets d'un tissu d'absolu aux revers de ton ombre – délicate. Je caressais la crinière plaquée, coiffant l'ovale de ton visage, et le calice de ton âme, aspirant à la désirer, par l'ivraie de ta peau, rue de Lorenzaccio.

Quoi de plus normal ton départ ? Ta fuite en avant, et tes remords peut-être, teintés par la comète Haley. Je n'oublierai plus notre absence de condition, les odeurs, les couleurs, les textures exaltant nos corps. Ces formes qui nous déshabillent quand revêtus de joie, nous faisons retour de la ville. La folie est pleine de sa passagère. Le temps répartit le discours qui sursaute et trébuche. Vérité crue est moindre meurtrissure que les sous-entendus d'un mensonge intime. Lune qui vient et part facilement vers toi que je ne sais. Plusieurs de ses décalages, de ses escales astrales, déjà ne correspondent plus.

1 septembre 2018

L'accordéoniste

A son apparition, le premier soir, son comportement m'avait prodigieusement agacée.

Nous étions arrivés tard à Syracuse, un samedi, la nuit des solstices d'été était déjà tombée.

Un passant nous avait conseillé de ne pas nous engager avec la voiture dans le quartier *d'Ortigia*, au stationnement malaisé, voire aléatoire, et onéreux. Nous n'avions, évidemment, pas obtempéré. Nos bagages dans le coffre, l'espoir de retrouver la vieille demeure, face au *longomare*, où nous avons logé, huit ans auparavant, dont nous ne gardions qu'un vague souvenir – mais enchanté –, le nom de la rue et plus ou moins le numéro.

Une fête battait son plein. Nous n'étions pourtant pas à la Saint Jean. A quelques carrefours, des chanteurs s'égosillaient, sur fond d'orchestres tonitruants, la sono mal réglée servant admirablement, si l'on peut dire, la fausseté de l'ensemble. Nous n'étions pas d'humeur. Notre encombrant véhicule nous privant de ressentir, et partager peut-être, la liesse de l'assemblée, nous n'en subissions que les inconvénients.

Nous avons fini par abandonner notre carrosse sur un coin de trottoir plus ou moins approprié, pour continuer la recherche à pied. La rue n'était pas une chimère et au 111 se trouvait, en effet, proposé un hébergement. Il avait changé de nom, pas de quoi s'étonner au bout de quelque huit années – le lendemain, cependant, nous devions découvrir, à un jet de pierre, « notre » bâtisse, dont la moitié paraissait en ruine, balcons effondrés, vitres cassées, volets arrachés, quand la moitié intacte, ou rapetassée, portait toujours fièrement son enseigne *Belvédère*, des horaires d'ouverture, un numéro de téléphone. Nous avons renoncé à percer ce mystère.

Après les ablutions d'usage, et de nécessité, nous étions partis explorer le quartier, en quête d'un restaurant. Les festivités semblaient achevées. Les foules s'étaient dispersées, installées en petits groupes, sur les terrasses, de ce fait bondées. Un feu d'artifice avait encore été tiré tandis que nous étions attablés, pour un repas interminable – le patron et le cuisinier s'abîmant sans doute régulièrement dans la contemplation de la *coupe du monde*, en vigueur, à la télévision, mais on me prête volontiers une langue de vipère. Nous n'avions pu profiter des splendeurs de la pyrotechnie, la cantine où nous avions échoué ne disposant que d'une cour couverte.

Enfin, nous nous étions assis, dans un bar de la *place Archimède*, boire un dernier verre, jouir de la fraîcheur nocturne, redoublée par le chant des jets d'eau s'élevant des sculptures, goûter la sérénité regagnant peu à peu Ortigia.

C'est alors qu'il est arrivé. Du plus loin, nous avons entendu approcher cette musique, passablement lourde, et répétitive, en dépit de la succession des morceaux, teutonne pour faire court, de foire, bavaroise, à la bière, en saisissant décalage avec la latinité avérée du lieu. Il avançait, les bras repliés sur son *instrument*. Il le portait comme le Saint Sacrement, voué, captif, absent au monde. Indifférent, surtout, aux lazzi dont l'accablaient les autochtones, insulaires comme continentaux de passage, les enfants ne

se privant pas de joindre leurs voix à celles des adultes railleurs. Nous en comprenions l'esprit à défaut de la lettre. Sa musique était certes incongrue, mais moins que sa conduite, et sa posture.

Sa persévérance avait eu raison de mon irritation. Et j'avais vu poindre sous le visage de l'instrumentiste extasié, le masque désolant d'une folie ancrée.

Il avait traversé la place, s'en était allé par les rues. Nous l'avions recroisé près d'un café, où nul – des touristes, étrangers pour l'essentiel –, ne songeait à le rudoyer, puis à deux pas de l'hôtel, dans sa superbe solitude retrouvée.

Le lendemain, soir apaisé d'un dimanche, il avait surgi, comme la veille, précédé de son aura mélodique.

On avait cru l'entendre, au milieu de l'après-midi, mais ce n'était pas lui, un flot de musique qui s'échappait d'une fenêtre. A prêter l'oreille, on avait deviné une petite formation entourant le virtuose. Lui, œuvrait en soliste. Et son royaume était la nuit.

On nous avait donné une table, dans le petit restaurant de poissons, repéré le matin, sur le port. Une flopée de bataves expansifs célébrait on ne sait quel anniversaire, et nous nous amusons de voir les vendeurs à la sauvette – de roses plus ou moins fraîches, de babioles en plastique, phosphorescentes ou non, couinantes de préférence –, sûrs de leur fait, fondre sur eux.

Le son de cet accordéon était puissant, régulier, sans une once de fléchissement, ni d'hésitation, quel que fût le brouhaha ambiant.

A deux tables de la nôtre, un homme soudain s'était levé – hirsute, le poil blanc, allemand, ou autrichien, coutumier, en tout cas, de l'exploit, avait lancé une série de yodles, impeccables, sonores. Puis s'était rassis, satisfait.

Notre musicien le connaissait-il ? Etaient-ils de connivence ? ou la situation, parfaitement fortuite ? Il avait souri, largement, comme ravi de cet adoubement, puis ouvert les bras, et ri. Il avait changé de couplet, à défaut de registre, s'était éloigné dans un sourire béat de bébé repu.

A deux pas du port, sur la place du Dôme, nous l'avions retrouvé. Il n'était toujours pas assis, tenait toujours son engin bien serré entre ses bras, l'épaule alourdie du sac en bandoulière contenant ses munitions. Un couple valsait, à contretemps, éméché peut-être, mais ce n'est pas certain, plus sûrement heureux, voire obligeant. Lui était aux anges. Dès qu'essoufflé, le couple affectait de s'arrêter, il changeait de cassettes, les yeux rivés sur eux, avec toute la conviction dont il était habité. Le couple, sur un regard, s'enlaçait à nouveau, recommençait à tourner.

Nous ignorons quand, et comment, il avait terminé la soirée. Au comble de la joie ? Au plus profond du désespoir ? Inerte, épuisé, désarticulé ?

Lové sur l'imposant radiocassettes, faisant corps avec lui, déhanché par le sac, avait-il poursuivi son périple riche de rencontres inopinées, ou affronté une hostilité devenue ravageuse au fil de la nuit ?

Nous ne le saurons jamais. Au petit matin, nous avons repris notre route.

Une seule certitude. Ou plutôt deux. Que dès la tombée du jour, on le verrait rôder sur les places, dans les ruelles du vieux quartier d'Ortigia. Et que n'était pas né celui qui le convaincrat d'imposture, qui lui dénierait sa qualité d'accordéoniste, inspiré, un tantinet

monomaniacque, certes, mais infatigable pourvoyeur de rengaines, de romances, de mélodies, plus ou moins célestes, et de danses.
Voilà un petit homme, vieil enfant et indéniable délirant, maestro sublime, quoique d'emprunt, dont la chimère, et la persévérance, ne se laisseront pas aisément oublier.

SANJA ATANASOVSKA

Ciel macédonien

Je marche à travers les arcs-en-ciel de quelqu'un d'autre

Je bouge mon âme

dans une petite valise

et j'oublie toutes les pierres

qui venaient de près

de ceux qui doutent

que je manipule correctement les cubes

dans ce jeu de la vie.

Je rêve sous le ciel de quelqu'un d'autre

et j'entends des voix étranges

tandis que les étoiles

ils me parlent en macédonien.

Injustice

À minuit je fais le tour

avec les flèches sur l'horloge

et je prie désespérément

avec des arêtes vives

pour éliminer toutes les douleurs accumulées

nées de l'injustice.

Ecrire EGINE

Le corps, déporté des terres planes vers une frêle attache de crêtes dans l'eau, ici, s'enveloppe, comme d'une robe d'été, d'un voluptueux souffle d'air chaud qui fait se dissiper en volutes imaginaires, dans un ciel uniformément bleu, les traces des frileuses prédictions des hommes que la vie a blessés.

Refrains rauques de guerriers fatigués qui restaient à demeure. Bruits de fond qui ternissaient le jour, toujours.

La blancheur éblouissante de la lumière dilue l'amer.

Il fait chaud.

L'horizon s'embrasse du regard dès le matin et l'avenir reste là jusqu'au couchant du soleil qui nimbe la pensée d'un mince lavis jaune qu'on emporte dans la nuit, comme un parfum, comme un dessin.

Comme une pierre précieuse qui caresse le ciel pour nous.

En rêve le parcours se révèle à nouveau, le corps se refait une beauté, à notre insu.

La déesse Aphaïa est revenue, il est temps d'en finir avec les immolées. Les ruines du temple sont encore chaudes de trop de larmes. Les pierres incrustées de sang séché.

Il fait très chaud.

L'air est immobile et c'est à nous d'aller sans attendre encore que la lumière soit en déclin.

L'âme est forte et émancipée.

Ecrire EGINE est un titre.

5 août 2017, 18h02.

VALERIE CANAT DE CHIZY

la fenêtre s'ouvre
sur les souvenirs

le bleu de la mer Égée
les caïques les oliviers

pierres de Mycènes
tombeau d'Agamemnon

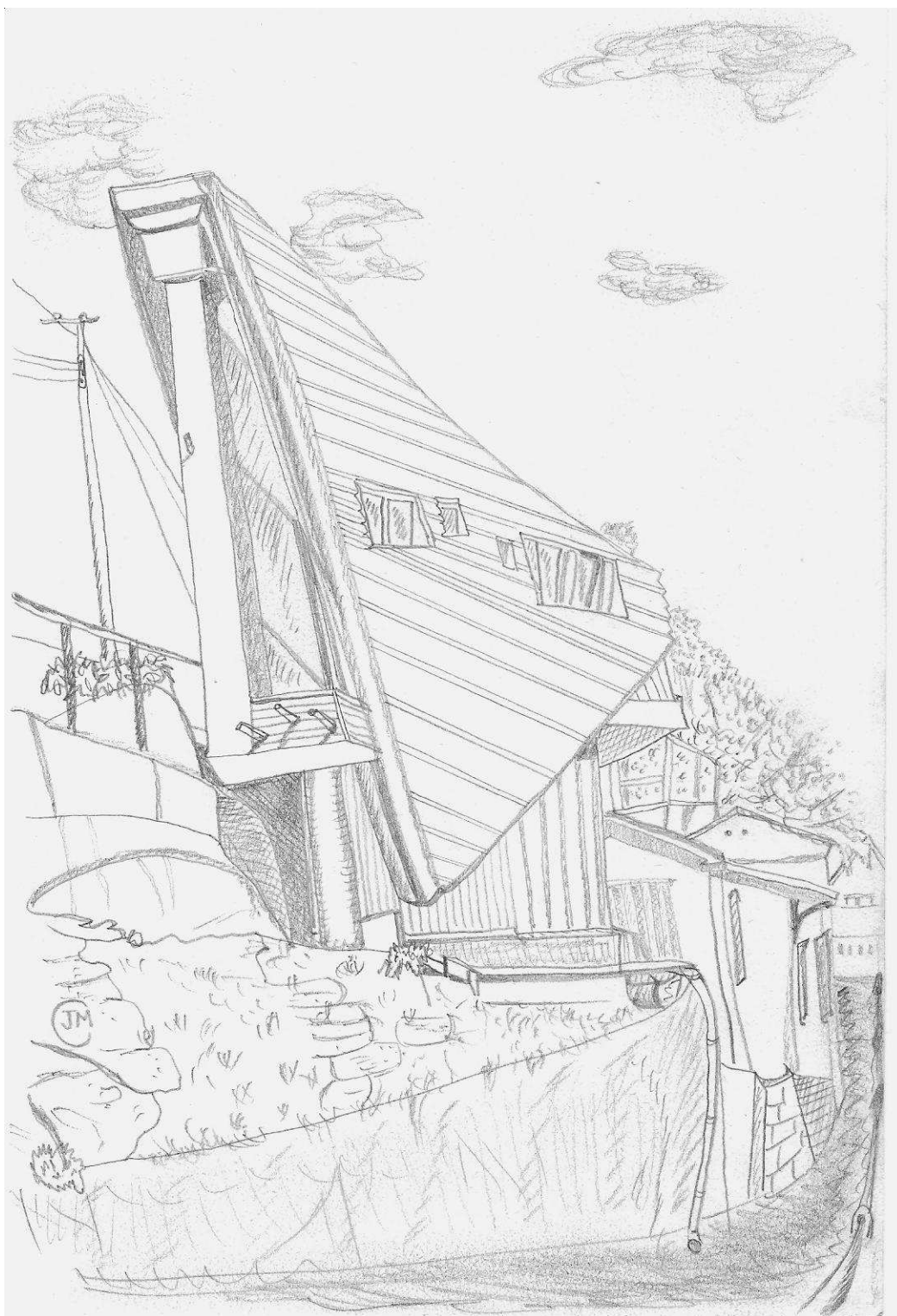
tavernes où l'on dégustait
du tzatziki

et l'on buvait
du retsina

tandis qu'un des chats de l'île
déambulait entre nos jambes

Vathia (à Petros Kalonaros)

Vathia était un miracle païen et sauvage au bout des
pistes poussiéreuses empruntées par les faux Canadiens ou Australiens
de retour au pays des pères – tu es revenu
au village du grand-père médiévisite pour prendre la même photo
un siècle plus tard, me diras-tu
et les tours demi-ruinées hantent notre rencontre déjà
reniée avec l'été tandis que ton cousin
commence à me parler en français - nous étions entrés
dans les maisons délaissées par les devenus-citadins et Vathia
s'agrippait à son rocher de vent, des coffres vides
encombraient les pièces vides aussi, des figuiers
persévéraient et des lits métalliques trouaient
les vies désertées, couvertures mitées, vaisselles
dans la poussière chaude, seuils branlants, ruelles pavées
et obliques, campagne jaune et sèche, cactus effrayants, abandon
d'un village entier perché sur la pierre
et la mer tombée de silence et d'aplomb quand
tous sont maintenant athéniens et chômeurs – les citernes
attendent des pluies probables et l'enfant
âgé de dix ans lit 1984 au bord de la route où
deux ou trois voitures traverseront l'après-midi éconduit,
au bas la mer parle au ciel difficile et le désert
gagne la grécité suffocante, les passés violents dressent des tours
où les vendettas habillaient les femmes vieilles de
noir et de deuil journalier, tandis que la pauvreté
réduisait l'espace - dans le Magne on mangeait une herbe sauvage
en guise d'épinards et les pirates arrivaient de la mer, Vathia nous
a réunis pour deux jours, port de Geroliménas et restaurant de poissons, à Koita le
mini-market ne vendait pas de thé
et sur la terrasse de Nomia en mangeant une pastèque fraîche à minuit
j'ai été amoureuse de la terre dure et sèche, baignée de mer close
et de cercles de pierres plates, aires de battage du blé et du temps,
et la vieille tante se demandait qui était cette femme française
errant parmi pierres et signes, étrangère noyée entre l'anglais et ta langue,
faisant du stop à Vathia, *roadmovie* céleste – au retour sur internet je verrai les
photos
du grand-père professeur de français, voiliers de pêcheurs, fileuses
sur le pas de la porte au nouveau-né emmailloté, enfants maniotés
se baignant au lac de Koita, années 30 – ils me regardent
à travers l'espace-temps, visages orientaux, humains transcendés de toutes
les langues désappries - j'ai voyagé et une femme laboure, sous le joug
une vache et un âne dépareillés comme la terre pierreuse, tu n'effaceras
jamais nos traces à Vathia l'amoureuse, dictées de vent
et de sel, liées de mémoires féminines comme terre et mer mariées -
au musée Benaki les photographies sont femmes fidèles qui
piochent la terre du monde et accouchent de textes polyglottes – l'image
est plurilingue à chaque voyage au fond de Vathia l'insoumise, dème de Laconie



NADINE TRAVACCA

Anatoli, Crête

Empilement de cubes accrochés à la colline
les vieux ont l'œil qui traîne accoudés à la taverne
les femmes noir vêtues attendent on ne sait quoi
chats et chiens errent
au mitan de l'éther

On croyait être rendus mais il faut dépasser le village
soulever la poussière
avancer sans plus de prise au temps
sur le chemin jalonné d'oratoires
où brûle une lampe

ELISE VANDEL

Jouissance aérienne

Icare continue sa chute
l'extase a le poids d'une plume
et le jus de l'éternité se disperse sur la mer Égée

Bien que nous ayons débuté notre visite tôt ce matin, la chaleur est déjà suffocante. Les rues commencent à s'animer. L'antiquaire chez qui nous nous étions arrêtés en janvier n'a pas relevé totalement le rideau de son antre magique ; non la boutique n'est pas fermée mais en nettoyage. Il n'aura fermé sa boutique, nous expliquait notre mentor il y a quelques mois, que lorsque les obus tombaient dans la rue. Par entêtement, par défi, pour porter haut l'espoir, il l'aura maintenue ouverte tout le long de l'horrible siège imposé aux Aleppins par les mercenaires des différentes puissances. Les rues qui mènent à la vieille ville, en janvier obstruées de gravats, sont maintenant déblayées. Quelques commerçants et artisans s'attellent à nettoyer leur boutique, d'autres à reconstituer leur fonds, certains, déjà affichent leur réouverture. Je m'attarde auprès d'un homme d'une soixantaine d'années qui, nous entendant parler français, m'a interpellée. Assis sur le seuil de sa boutique, il trie d'un air triste le monceau de livres en vrac qui s'élève derrière lui. Libraire, il parle, comme beaucoup d'Aleppins, un français appris à l'école. Sa désolation, plus que le souvenir balbutiant du français, ralentit son expression. Nous avons poursuivi notre chemin, en contournant cette fois la vieille ville, évitant ainsi le parcours des terroristes à travers les murs des appartements aux trous béants pour qu'ils pussent circuler sans être pris pour cibles. Arrivés devant la mosquée des Omeyyades, un barrage nous interdit d'y entrer, contrairement à ma visite précédente où nous nous étions mêlés à la foule des Aleppins venus le premier janvier en famille et en nombre se réapproprier le cœur de leur Histoire, en un sentiment mêlé de joie, de consternation et de soulagement, alors que sacs de ciment et de sable obstruaient les arcades de la cour et que différents débris de métal tordu, douilles de roquettes et d'obus de mortier et autres gravats que les enfants prenaient plaisir à escalader en jonchaient le sol. Le militaire tient bon devant notre insistance, avec beaucoup de gentillesse il nous fait comprendre qu'une grosse opération de déminage est en cours.

ELISABETH GRANJON

Ici c'est moyen
Ni noir ni blanc
Ni liberté ni répression
Ni égalité ni soumission
Ni riche ni pauvre
Ni paix ni guerre
Ni orient ni occident
Moyen-Orient

-

Me vient sur la langue
L'épaisseur douce-amère
Du café à la cardamome

Au fond de la tasse,
Une vieille tante lit l'avenir
Dans le marc accumulé

Son œil gauche prédit
La lourdeur des jours
Tandis que le droit
Pétille d'amusement

Faut-il prendre note gravement
Ou bien sourire ?

-

Langue heurtée
Phonèmes insaisissables
Elle se lit de droite à gauche
Se parle fort
Se danse et se psalmodie
Charme les oiseaux
Et soulève les peuples

Accompagné d'un oud
Ou d'un nay
Elle soupire et se module
Chante
La patrie occupée
Les passions sourdes
La beauté de l'amour

Elle se crie
D'une fenêtre à l'autre
Se murmure dans le cou
Et caresse l'âme

La langue arabe

-

Dans la couleur éphémère
D'un repas
Gratter la peau des préjugés
Et sous l'allergie aux épices
Trouver le partage

Hachoué djagi
Taboulé d'herbes
Koussa farcies
Grand-mère sourit

Elle ne limite
Ni le sel dans la salade
Ni son amour
On fait un peu la grimace
Mais AmaR, merci

Jérusalem céleste sur un arbre perchée

Vivre en Terre Sainte, c'est choisir le suicide en même temps que la vie, la disparition absolue en même temps que l'immortalité. Ici, on mise sur la raison et on vote avec la déraison: Dieu reconnaîtra les siens...

La Terre Sainte, avec Jérusalem au milieu de son visage saignant, est ce point perdu du globe qu'on devine à peine sur une carte à petite échelle, mais qui aspire vers lui tous les fous de Dieu. Dans cet immense aspirateur divin, s'amoncellent les grains de poussière des grandes religions avec leurs génies, mais aussi et surtout avec leurs scories. Les derniers arrivés foulent aux pieds ceux qui se trouvent déjà depuis quelques bons millénaires au fond du grand sac à merveilles... Peu importe! C'est Dieu qui tranchera par l'intermédiaire de ses envoyés accrédités: rabbins, papes, curés, imams, etc. Pour le moment: battez-vous les uns les autres comme je vous ai battus...

Jérusalem d'en bas est le lieu du paradoxe, un lieu de paix qui ressemble à un grand champ de bataille où "la guerre des boutons" se fait avec de vraies bombes, un endroit où fermentent quelques rares millions de "bactéries," qui résistent à toute logique et à tous les antibiotiques fabriqués jusqu'à ce jour par l'homme.

Non pas que ces bactéries aient vraiment quelque chose de bien cher et de bien vital à se partager! Il ne s'agit en fin de compte que d'un lopin de terre recouvert de sable, de quelques dizaines de milliers de tombes et d'autant de cailloux décrétés sacro-saints et qu'on doit fidèlement adorer.

Mais la Jérusalem d'en haut sur son arbre perché tient encore et toujours son fromage en son bec bien fermé... Et les grandes religions dans leur divine sagesse ne sont pas assez renardes pour flairer le danger et éviter les désastres.

Hélas, la raison du plus fou est toujours la meilleure!

À l'ombre de Riyad

À l'approche de la cité
Ma muse dansante
Éventre le silence
Le désert des cieux
Aux mille couleurs habillées
Raconte la pudeur
Des Shéhérazade
Dans le palais
Mon cœur se dérouté
À l'approche de mille effluves
Les murs de ma mémoire
S'écroulent
Et je fouille dans mes sentiments
La tunique aux replis des envies
Chatouille la plaine de l'orient
Dans cette vallée d'arômes
Le temps suspend sa course
Puis se courbe
À l'appel de la prière
Une symphonie muette
Habite le désert
Et assèche les encres
Ma soif est un mirage
Des palais blancs
Au crépuscule de voyage
Mon voyage est un conte de senteurs
Aux déserts blanchis.

Mascate

*Hier j'ai appris une chose : les distances, toujours traduites en minutes signifient « en voiture », je cherchais une exposition de peinture « à dix minutes » « cinq minutes ».

Du couloir j'entendais rires et voix. Je frappais à la porte d'une salle réservée aux artistes féminines. Ces dames en abaya noire, visage découvert ont accueilli l'étrangère avec grand plaisir et un certain étonnement. Hélas leurs travaux bien exécutés, manquaient un peu de fantaisie créatrice à mon goût... Bien sûr, j'acceptais qu'on m'accompagne pour aller voir, à l'étage, l'exposition des hommes. En sortant de la pièce, nous discussions toujours, mon interlocutrice était derrière moi, je me suis retournée pour répondre à sa question mais restais sans voix, suffoquée. Noir. Elle venait de mettre son masque

*Rues dépeuplées, soleil au zénith. Une conductrice anglophone, au volant d'une voiture de luxe, la tête à peine couverte, m'offre de m'accompagner. Décence température et niveau de vie déterminent le mode de déplacement des dames, surtout seules, les moins fortunées empruntent des taxis collectifs peu repérables pour un étranger. Je décline la proposition, je suis presque arrivée. Au restaurant choisi sur mon guide, de délicieux plats, agneau tomate oignons, servis avec un thé à la menthe ou, sucré au lait avec épices, (un legs anglo-indien) m'attendent. Tout près, une porte entr'ouverte, mon regard coulisse, s'étonne devant une petite patinoire dont la glace épaisse s'effrite sur les bords.

VERONIQUE LEVY SCHEIMANN :

Les Indes

Splendeur de ce palais lointain
Continent indien
Un serpent danse
Je m'approche
Il m'entoure
Me fait la cour
Envie de me dévêtir
Tremble de plaisir
Délice parfumé
Nuit épicée.

ORIANNE PAPIN

Tamil Nadu

Sortir d'une nuit volante
la voix en fond de soute
ici, la lune est un sourire

les sens pour seul langage
l'encens et le jasmin
la pierre nue sous la peau
à fleurs qui n'en finissent
de renaître couleurs

les écureuils dansants
les chants et la ferveur
les jeunes tiennent les vieux
par le bras
simplement

rien n'est sacré tout est
comme si la vie toujours
et puis mes pieds heureux
à sentir ronde la terre
pour la toute première fois.

CLAIRE CURSOUX

Matrimandir

Boule de feu
pleine de toutes les âmes du monde
Je me recueille en ta ronde
de douze pétales
aux douze couleurs
Sur tes lames de marbre blanc
se déposent mes pieds
À ta base une fleur
une fontaine d'eau pure
À ton sommet je pousse
la porte du silence
dans la contemplation
de ton cœur de cristal
À tes côtés
s'élève l'ancien banian

ANOUCH PARÉ

l'heure grecque / Août 11

les fauves efflanqués me concoctent
des nuits arrachées à leur faim

je vis à deux brassées du zoo de Pékin
du persil aux oreilles un foulard sur les yeux

la pierre de la villa où se terre ma chambre
noircit dans la fadeur des heures matinales

pupilles et entrailles papillonnent encore
voici l'éclat larvaire de l'aurore orientale

un moustique m'agace dont les ailes caressent ma peau de tulle roux

mes paupières soulèvent un jour morne après l'autre
des mondes où les bêtes ont bon dos et les hommes
pleuvent comme des tuiles chauffées par la colère
sur le sol endeuillé dont les failles respirent

l'air mobile et ténu d'une journée ancienne

on y marche, le pied lourd ventouse moelleuse
vers un temple velu de lichen et d'acanthés
tiédi par un soleil qui donna sa parole
verte aux chairs solides des dieux pleins d'affection

JOËLLE PÉTILLOT

Japon, les hauts vagabondages

Les marches volent vers la colline
en haut un temple immémorial oppose son immobilité à la mouvance des hommes.
la vague monte et descend dans un glacié de sons et de couleurs mêlées.
le petit sanctuaire, au bout de la montée, n'est qu'une étape.
elle passée,
il faut pousser plus haut l'attente
plus haut les muscles
plus haut le corps.
Et baisser la voix.

La marche du vent.

J'avais emménagé depuis quelques temps à Atsugi quand une amie me demanda de l'accompagner dans une de ses visites à sa mère qui vivait ses derniers jours.

Du voyage, et de cette chambre d'hôpital, à l'ouest de Tôkyô, je garde peu de souvenirs. Des édifices et des montagnes, happés au passage, s'effritant derrière les vitres des wagons... les gants blancs du chauffeur de taxi posés légèrement sur le bord du volant, à la gare de Hashimoto... et le sourire édenté, lumineux, d'une vieille femme grabataire, à l'odeur douce-amère...

Mais le vent de ce jour là s'est frayé un chemin jusqu'aux cellules de ma mémoire...

Par discrétion, j'étais ressortie du bâtiment.

La fraîcheur entretenue artificiellement à l'intérieur m'avait fait oublier la fournaise du dehors !

Aux alentours, la végétation toute entière vibrait du chant agressif et crépitant des cigales. Le ciel avait un éclat dur, têtue, et l'immobilité des choses m'accablait.

Les yeux perdus, là-bas, vers les versants boisés, je me mis à prier pour la venue d'un souffle qui m'emporterait...

Il vint.

Le vent descendait de la montagne.

Je n'avais pas besoin de le voir pour suivre sa progression.

Il avançait, lentement, pas à pas. Un pas de géant qui faisait ployer, l'une après l'autre, les têtes des chênes, et puis des cèdres, et des érables...

Et lorsqu'il parvint en bas, il remonta de la même façon la rangée de pins s'étirant vers moi.

Alors, tandis qu'il me survolait, immense et silencieux, à fleur de peau, je respirai dans son haleine comme un amour infini qui me ferma les yeux.

FANIE VINCENT

A Bali île de rêve

j'ai pris le train du rêve
pour voyager
au vert de nos rizières
m'ouvrir en lotus
sous la houle de tes hanches
le rythme cadencé du barong
caresse singulière de ton regard

en île de la Sonde
au port secret tu accostes
le feu du dragon
en l'éclat de tes yeux
me livre ton mystère
tel l'étourneau disparu de l'île
je perds la mémoire
quand tu sculptes mes reliefs
comme un artiste d'Ubud.

Le turquoise d'un autre ciel
quand tu longes l'archipel corail
pour venir te recueillir au sanctuaire
en « religion de l'eau sacrée »
ton parfum de bois de santal
mêlé à l'odeur des Kreteks
me chavire et m'encense.

Nuit Australe

Nous étions frères des hommes
Si près du ciel sur Ayers Rock
Sa chevelure nous effleurait
Quelques poussières d'Halley
Qui par la voie des yeux
Cristallisaient nos peurs
Semèrent la poésie

Nous sommes fiers des traces
D'ocres sanguines et dorées
Marques du peuple des rêveurs
Halley noue ses lacets d'argent
Sur le cuir vieux de nos souliers
Quelques éclats de lune
Transpercent les semelles
Malédiction ou bien bénédiction ?

Souvent je t'ai perdu
Toujours t'ai retrouvé
La nuit australe
Scellant un pacte symbiotique
Garde à jamais l'opalescence
D'un mucilage lacté

Nous sommes les derniers poètes
A disperser les ors de la comète
En tous points cardinaux
Halley saupoudrera les pierres
Meurtries par les talons aiguille
Au sommet d'Ayers Rock
Uluru se soustrait aux profanes

Souvent je t'ai perdu
Toujours t'ai retrouvé
Au moins le temps d'un rêve aborigène

Uluru ou Ayers Rock, est une formation rocheuse emblématique et lieu spirituel aborigène, en Australie. En 1985, le gouvernement en a rétrocédé la propriété aux peuples Anangu, tout en conservant l'exploitation touristique du site. Son ascension est interdite depuis le 26 octobre 2019. Lors de son dernier passage en 1986, la comète Halley était magnifiquement observable depuis le désert australien, en Territoire du Nord.

[Milieu du Voyage]

dans l'océan pacifique

changement de continent

dépassement de la ligne de changement de date

COLETTE DAVILES-ESTINES

Brèves de Tahiti

Les fleurs sont tissues
Elles ne faneront plus
à l'oreille des vahinés

Huile de tiaré
Le soleil est sucré
sur la peau

Et soudain
le tambour haka
de la pluie

1986

Tu es fascinée par le détroit de Béring depuis que tu as appris que Russes et Américains s'y font face. C'était en regardant la télé ; un téléfilm où il est difficile de distinguer les gentils des méchants. Les mêmes empreintes dans la neige, balayées, brouillées, recouvertes par la neige. Des ombres dans le blizzard qui courent tant bien que mal, engoncées qu'elles sont de doudounes blanches. On ne reconnaît les gentils qu'à la fourrure qui double leurs capuches : les gentils s'inquiètent de leurs soldats ; ils en prennent soin ; c'est la marque de leur supériorité. La supériorité des gentils, tu n'as commencé à en douter qu'un peu après, quand tu as vu exploser leur navette à la télé. Elle montait dans le ciel et à sa place une boule de feu devenue colonnes de fumée, des tentacules noires qui s'étendent dans le ciel. Et si les gentils n'étaient pas si puissants ? Et si les méchants l'étaient encore plus que tu ne le croies ? Tu commences à avoir peur, peur que les méchants soient plus puissants que les gentils. Tu as de plus en plus peur des méchants, une peur légitime, partagée par les adultes et ce chanteur à la télé qui chante en noir et blanc, pendant qu'une fille de ton âge danse avec un ruban. Il chante son espoir, l'espoir que les Russes aiment leurs enfants. Tu sais que l'espoir c'est comme le doute et ce doute te donne la certitude que les méchants ne font aucun cas de ta vie de petite alliée des Américains. Et là, la télé t'apprend qu'il n'y a pas que les bombes qui sont atomiques. Il y a aussi des usines. Des centrales. Une a explosé chez les Russes, mais pas en Russie, dans un endroit qu'on place sur une carte qui montre que les méchants sont bien plus près de chez toi que les gentils qui ne peuvent pas te protéger. Pas de ça en tout cas. Ce qui se grave à jamais dans ta mémoire, ce sont ces images de la ville à côté de la centrale, juste après l'explosion, une explosion trop silencieuse pour que le bruit ne soit venu prévenir les habitants de cette ville qu'on voit sur les images. On voit ces gens et leur vie ressemble à la tienne. Il n'y a pas de son, seulement des images. Des images d'enfants qui jouent et de dames qui attendent que le bus passe pour traverser. Le mal est là mais ils ne le voient pas. Nous, nous le voyons. Nous et seulement nous et seulement parce que le film est piqué de taches sombres. Des taches comme celles que tu as trouvées ce jour-là dans ta culotte. Les traces de la disparition de la petite fille qui croyait qu'un seul danger existait et que de ce danger les Américains pouvaient la protéger.

PARME CERISET

Souffle d'Alaska

Sur le manteau d'opale des steppes enneigées,
Le vent balaie la poudre des instants.
Le soleil égrène en perles de lumière
La rosée de l'aurore sur les bras verts des résineux.
La vie est suspendue au souffle du loup blanc
Qui parcourt les plaines, la faim au ventre et la liberté dans le sang.
En ces contrées, vie et mort tournoient en osmose,
Complices et souveraines
Dans le froid de la nuit et l'infinie clarté des jours.

CHLOE GALLAND

Voyage

Émerveillement aux feuilles orange et tachetées
Je me retrouve dans ce monde trop grand, dépassée
C'est sans délicatesse qu'il se recouvre
D'abord de haillons blancs puis d'huile de coude
pour déneiger places et avenues
J'ai mille raisons de m'enraciner, mille raisons de rentrer
J'arpente la Ville immense daignant m'éviter le sommeil
Montréal est le fief de ceux qui se méfient du soleil
Car quand tombent la chaleur et les cris de groupes
reste la mélancolie accompagnant de puissants doutes
Et, un matin, avouer : « J'ai cédé, voleté puis me suis étouffée. »
Entre nous un océan de questionnements
Mais un bout de « Désormais, je me comprends. »

ANNE-SOPHIE DUBOSSON

Nashville- Denver : le réveil

Le fantôme descendu qui vient frapper à la porte je suis debout rouge d'un rêve
second l'anticorps qui roule sous la peau petit bolide *Covid* qui rit de me voir si laide,
deux grandes orbites qui chantent la peur sous le soleil du Tennessee. Aujourd'hui je
suis debout, délestée du songe et du fantôme. D'autres spectres d'autres combats.
C'est la marche masquée sans le bal l'intrusion du réel nous marchons placardés
pancartisés- *Floyd*-face à un monde furieux petites et grandes furies les dents
longues des loups l'entrave policière nous marchons grande crue grand cru du rêve
millésimé vers les tours bleutées qui ne sauraient nous contenir.

Corps faits d'une seule écharde corps dispersés disséminés corps sans domicile fixe,
éternité fixée des *fucks*, des deux mains donnés sur la route que tu traverses. À
Denver corps en mission, tous sous des tentes près du *Civic Center* il y a quelque
chose qui brille à l'horizon : corps bleus sous la forme d'ecchymoses étoilées. Feu
d'artifice. Tu ouvres tes grands yeux de 4 juillet, le rêve américain liquéfié. *Down the
river* je me suis rendue aux cris, aux insultes tenues en laisse par un poumon
aboyeur. Ton corps-la-déveine en désarme plus d'un, broyé tu es d'un rêve cubique.
On ne connaît pas la rengaine, celle qui mûrit à l'ombre
fait cric puis crac
le mythe dérangé
il y a dans leur insomnie quelque chose d'inconnu
ils la voient ta bouche de petit pantin
à sucer la ligne du temps

grande gueule piège à loup cette mâchoire que tu dégoupilles



ISABELLE ROLIN

Mobilgas – Motel -
Route 93

Le repos de Jack

Le gigantesque panneau publicitaire en tôle rouillée
grince comme un vieux grincheux édenté

Jack est content
Il aime écouter les litanies du vieux quand le vent se lève
Seul au milieu de nulle part

Il tente un début de conversation, mais les mots se perdent

C'est toujours le vieux énervé qu'on entend
Jack sourit
Ça lui suffit

ANNICK PASTOR

Une région française d'Amérique

La Louisiane, avant la te'ampête Katrina.

On s'y sent bien car ils aiment les Français et le parlent
(le cajun)

Souvenir festif !

Du jazz partout, même dans les ascenseurs.

Le ciel étoilé, une nuit, depuis la grande baie vitrée
de l'hôtel au-dessus du Mississipi où se promenait
un bateau à roues à aubes.

Dans le bayou du pays Cajun, un logarto (alligator)
menacé par son prédateur humain avec qui on a tissé des liens.
Mais quand vous irez, gardez vos distances ...

En revenant du bayou, un joyeux moment au café de l'absinthe
qui se prolongea tard dans la nuit dans le vieux quartier français
très animé.

Que de nuits à vagabonder ! Mon souhait ? Y retourner !

EVA DEZULIER

En m'éloignant de San José

Fleurs tropicales et publicités géantes
Nous font la haie d'honneur
Bariolée comme un dessin d'enfant

Les freins défient la pente volcanique
Juste avant le départ, une dame m'a saisi le bras :
Tu es belle ! Que Dieu te protège !

Le pont rouille
Aucun train jamais n'y passa
Le temps circule dans les deux sens

Au haut des piquets de clôtures
Jaillissent de jeunes pousses
Bois resté arbre, jamais devenu piquet

Le bus de la Tracopa prend un virage
Le Pacifique surgit !
Une vieille femme pousse un cri de joie

Plantation de palmiers rectilignes à perte de vue
Cimetières nus le long de la route droite
— Beaucoup de petites tombes

Océan pers, sable noir brillant, jungle vert doré
Aucune couleur n'est elle-même
L'œil tremble de fièvre

La jungle résonne de stridulations inhumaines
Alarme de couvre-feu
Pourquoi pense-t-on tant à la mort en voyage ?

La nuit tropicale me bande les yeux
Les cris d'oiseaux m'entourent
Je suis très loin de chez moi

ALINE RECOURA

Ce matin dans le bus
tôt
la nuit la bruine
les lumières éparses
rouges blanches vertes
corps de sommeil récent
j'ai eu envie de faire un voyage
je suis partie en Bolivie
avec ma jeune amie

Nous avons l'âge
des vingts et des cinqs
les yeux gourmands d'aventures
des petits bagages

un paysage de montagne
par endroit de la neige
plein de lamas
de petits hommes robustes
marchent et portent
chaussés de sandales
à la semelle de pneus

village avec des militaires
ils regardent mon sac
me demandent mon passaporté
route tortueuse
flanc de montagne
nos yeux tombent
raide sur un côté vide
à chaque tournant étroit
le chauffeur klaxonne
laisse passer les camions

végétation tropicale
foisonnante et verte
la chaleur perce
Coroico nous sort
de notre froid

le voyage n'est pas fini
le bus nous pose au bord d'une route
un camion nous ouvre sa portière
je me sentais loin
mais alors là
on entend plein d'animaux
notre lit est au-dessus de l'étendue

une mer de plantes à perte de regard

j'espère que nous n'aurons pas peur cette nuit
y'a pleins d'insectes
y' avait un sur mon pied
je me suis grattée
une grosse bête a sauté

il fait nuit
on allume des bougies
sent bon la forêt
sent bon la paix
on entend les oiseaux
il y a un hamac
on y oublie le froid
la crasse
on a pris une douche dans une cabane
on voit le paysage en se lavant
sent tellement bon ici
c'est la seule chose
qu'on ne peut pas saisir

le soleil a disparu
l'odeur de la terre remonte

dîner pâtes tomates sardines
deux chiens nous ont tenu compagnie
on leur a fait lécher les plats

j'ai oublié de dire qu'on était passé
par toutes sortes de sols
boueux rocailleux sableux
cascades s'écoulaient sur le bus

à cause du vent
la cire sèche a une très belle forme

Je referme
j'attends que le bus
qui emporte mon fils une semaine
démarre

Et encore une fois, le Brésil...

Aéroport de São Paulo sous la pluie, escale avant Rio, et l'avion redécolle. Musique latino sur les oreilles. Je ne sais pas encore que je suis au Brésil. Appréhension. Manque de sommeil, angoisse, je suis presque maussade. Non, je n'ai vraiment pas encore réalisé que ce que je vois là en bas, à travers le hublot, c'est le Brésil. Pour la quatrième fois !

Chaud le Brésil, une chaleur qui dilate le cœur, qui enfièvre les regards, une chaleur lourde et lascive qui ruisselle entre les cuisses. Bouffées douces de maconha, frisson vert acidulé des caïpirinhas, déloyales et délicieuses. Chaud et le temps s'étire tout en longueur, en langueurs moites et palpables, traversé de violents éclairs qui déchirent l'atmosphère imprégnée de sensualité. Le cœur est à l'orage.

Chaud et pourtant demeure le qui-vive, l'urgence, le vacarme des rues, le grondement des moteurs, les cris, les sifflements, le crissement des pneus sur l'asphalte. Au coin d'une rue, sur le trottoir, des fleurs, des bougies dont la cire a coulé, des fruits... Rituels macumba. Les postes de radio égrainent leur musique, rythmes salsa qui font danser des oreilles aux orteils. Poussière humide, friture et jasmin, étalages bariolés de fruits charnus et sucrés. Le son des voix se confond avec le reste, séduction de la langue, musique de vie.

La magie suinte de la terre et des murs fendillés, magie blanche, magie noire, magie du sang mêlé. Mulato, caboclo, cafuzo... Petits chats sauvages, rapazes, pivetes, enfants des favelas. La vie est à ce point tordue qu'on va jusqu'à donner aux bidons-villes un nom de fleur sauvage. La favela est une fleur qui poussait sur les mornes... Y fleurit-elle encore entre les entassements d'ordures, de tôles et les coulées de boue ? Favela da Rocinha, Morro da Babilônia... Multitude d'enfants aux corps têtus et fragiles. Leurs peaux crasseuses gorgées de soleil. Leur regard fier et farouche, brûlant de hardiesse, de curiosité. Ces enfants me fascinent et la violence de leur enfer encore une fois me révolte.

Je vois le vaste océan là-bas, qui lèche et sanctifie le rivage de ses langues d'écumes, raconte en boucle sa longue histoire, ses peines infinies. Le vieil océan qui pour combler sa solitude, à l'heure où le soleil chavire, berce la lumière moribonde, pendue aux flots de la baie de Guanabara. C'est Iemanjá la déesse, qui nous protège et charrie nos débris, nos ordures, nos scories. Une fois l'an, pour l'honorer, les fidèles vêtus de blancs de l'umbanda, jette dans ses bras bleus des brassées de glaïeuls et plantent des milliers de petits soleils sur ses flancs ensablés. Il se peut qu'au même moment, certains finissent sous un bus, écrasés, en robes blanches ensanglantées. A Rio, le drame est un fait divers. 31 décembre 1994, minuit moins cinq. Ceux qui étaient avec moi s'en souviennent encore. Jamais encore je n'ai pu raconter ça par écrit. Heureusement après, il y a eu Paraty, puis Sao Paulo, 1995, Belo Horizonte et Ouro Preto, 1998 et aujourd'hui Rio encore. La boucle est bouclée, mais ici je n'écris pas. Ici je vis, je vis à fond.

Chaud... et la chaleur boit à même les corps, en extrait les plus intimes parfums pour les répandre ensuite, huiles saintes sur la terre. Terre de feu, de sang, qui rend fou, vivant, obscène et entier, tellement la mort est omniprésente ! Une terre où les sans-terres luttent sans arme, une terre où l'enfant sans père, ni mère, voudrait bien pouvoir laisser couler des larmes. Trop grandes richesses côtoient trop grande détresse.

Terre de bois rouge, ma terre-aimant ! C'est encore toi que je vois à travers le hublot, mais c'est déjà le retour et comme à chaque fois, je n'ai pu que vivre, vivre vite et beaucoup, même trop parfois. Et maintenant en escale à Sao Paulo, sans quitter l'avion, je pense à quoi ? Je sais que je reviendrai un jour, dans six mois, dans un an, je n'en sais rien et cela n'a aucune importance.

DIANA BIFRARE

Il a souri
et les vitres se sont déversées
en sable
sous les roues immobiles

la main à son bras
je longeais les côtes du Chili
il continuait ses pas dans du gravier
au parking

j'ai suivi ocre et bleu
jusqu'au bout des plages
la fin d'après midi
et blanc de l'écume

le retour ça brouille ça claque
au nez

on s'était balancé un moment
entre les toiles nouvelles
où les lignes se défont
des cubes
d'ascenseurs et ses doigts
sur moi

où j'ai voulu
saisir les contours
et je suis restée mains vides
les paupières pleines
de son visage

c'est tout petit la vie
quelqu'un prend une place
et tu te cognes aux portes
aux tableaux
aux horloges
au silence
en cherchant des mots
posés entre les omoplates

croire qu'on était fait
à l'image des pégases

MARJORIE TIXIER

Valparaíso

Tu dors tranquille
Jusque tard dans le jour
Le brouillard t'habille
D'un voile de nacre
Pour que, vaporeuse et discrète,
Tu traverses les ruelles
À l'insu des meutes de chiens.
Tes bateaux sont des ombres
Et tes couleurs délavées
Laissent place à l'insolent vacarme
Des taxis et des bus.
L'Alto Mirador te regarde
De son balcon d'argent
Il a le temps
De t'attendre patiemment.
Il est le navire toujours ancré
Sur la colline d'arbres et de citronniers
Dont le capitaine écrit
Pendant que sa femme dort.

BEATRICE AUPETIT-VAVIN

Un jour au Cap de Bonne Espérance

Depuis des lustres, au dessus de toute terre, au dessus de toute mer le ciel était d'hiver, d'orage et de noirceur.

Mais il advint qu'un jour le printemps passa par le cap de Bonne Espérance.
Au même instant, les mots rouges sortirent de leurs camisoles et prirent toutes les couleurs de l'arc en ciel,

Les chiens de traîneaux engagèrent le dialogue avec les dromadaires du Sahara,

Les dromadaires se mirent à aboyer, les chiens à blatérer et ce fut un joyeux concert.

Au dessus de toute terre, au dessus de toute mer, le ciel s'éclaircit, devint amour et tendre lumière,

L'oiseau de glace et de feu, répandit partout la bonne nouvelle
Que la braise et la neige étaient du même pays.

Alors enfin, les enfants blessés de toutes contrées

Virent fleurir le printemps après l'hiver.

GUYLAINE MONNIER

L'arbre du voyageur

L'Arbre est maintenant là
racine qui se mord la feuille
à chaque extrémité du parcours
il forme une boucle
corolle de trajets dont il est le calice
il est ce repère dans la dispersion
l'harmonie d'avant comme d'après le mouvement
cette idée-là apaise le Voyageur

sans même la conscience de son retour
l'arbre accueille cet homme qui revient

qu'importe que l'idée soit erronée
pourvue qu'en lui elle ne devienne
demain un autre voyage
en attendant d'autres retenues
l'homme pense cette marche, ses forces
il pense cette quête et ses démarches
et il part fouiller l'horizon
tandis que l'arbre fouille la terre
étale des racines, boit

Le Voyageur se retournera
pour revenir il faut d'abord partir.

Le murmure des prières monte dans le corps couché de la montagne. Des arbres s'élèvent tant que l'on croirait entendre leur cime calligraphier des signes de sève sur la blancheur vagabonde des nuages mi-soleil mi-ombre.

Une tectonique vivante des mots monte des lèvres telluriques de la terre, soulève la pesanteur, cris oubliés fondus dans la lave du cœur, ravinés au fond de quel puits perdu, revenant revenus...

Lame volcanique des prières qui entonnent, marmonnent, vibrent, murmurent, scandent, arrachent à la langue, syllabes de lumière, mots de poussières solaires.

Sève sueur salive, tous les vaisseaux de l'esprit encensent neige, nuage, la pluie fertile estivale. Hauts sommets des montagnes ; hauts plateaux. Dépressions du Simien de l'Afar, trapps d'Éthiopie, toit de l'Afrique, mélangent même moelle des éléments invoqués, extasiés, intégrés, mêlant le sang de leurs artères battantes sur le bord des lèvres toutes au précipice de la transe.

Le murmure des prières monte, emporte le corps couché de la montagne...

SANDRINE CERRUTI

au désert

désagrégation mécanique

en cellule ouverte aux incalculables dimensions inhospitalières

ondulations écorchées des vagues immobiles en pierres
éclatées

exil de l'eau sous l'affaissement de l'air à la densité de poison incandescent

paralyse des poumons aux alvéoles figées lutte ardente contre la violence
écarlate de l'oxygène

tout le jour l'enveloppe de pierre corporelle fiévreuse désertée de sa vieille vie
 se disjoint

blindage dessoudé par le climat morceau à morceau

à intervalles réguliers les plaques se fendent sous les rayons qui tombent

en couperets parfaitement cadencés

coups de poings caniculaires éclatement de toute l'enveloppe

tenir

jusqu'au bout poursuivre se dégager

grande mue de calcaire

oui

nous nous n'avons toujours été qu'une grande hallucination de pierre

mais ici

au désert

il y a la vérité hypnotique des mirages constitution des seuls vrais yeux vivants

il y a la puissance des scorpions jaunes l'endurance des vipères des sables

les tiges des espèces arbustives végétaux de carton gorgé de sève

minimale

leur force est le nutriment de l'être qui se dégage

et à l'arrivée du guépard saharien

il sera temps de quitter son contenant

rendu au désert

CHRISTIANE PREVOST

Afrique pays du roi Dogon

Pays du Roi Dogon
Et l'étrangeté de l'être
Et de cette femme si belle
Qui a vu la nuit
Contemplé de ses yeux pers
Le pays du Roi Dogon
Accompagnée sur son cheval
Par la lyre du sauvage écrivain

Beauté de la femme blanche
Au pays Dogon
Qui a rêvé en une nuit à son mari
Tempête d'une solitude
Et le pas du cheval qui la berce
Pays de lumière et de rêve
Pays du Roi Dogon et de l'exil

DOMINIQUE PENEZ

Vents « Voyage »

Quand te verrai-je ?
J'ai tant hâte de susurrer avec toi
 De te voir me regarder
 De te sentir m'insuffler
 Cet espoir que tu possèdes.

Entre un pavé romain
 Et une fleur de romarin
Entre une cuvette carthaginoise
 Et un chardon bleu argent
Entre une stèle tombale
 Et un coquelicot écarlate effeuillé
Entre un puits sans fond
 Et un lierre vert dévorant
Aux abords de la cathédrale

Et cet immense silence
 Du bruit indéfini des pierres arrimées
 Par les vents
 Par les sables
 Aux collines de Carthage.

Serait-ce ce souffle qui te guide ?
 Cette respiration qui m'appelle.
Serait-ce ces deux yeux qui te tremblent ?
 Cette vision qui m'aspire.

Dans quel grand zéphyr se démènent
 Ces bouleversements qui nous malmènent ?
Dans quel foudroyant soleil s'extasient
 Ces sentiments qui nous promènent ?

Viens
Viens dans ce royaume de silence,
Ce port punique, havre magique
 Où rien qui ne peut être dit
 N'a été dit
 Où tout ce qui se dit
 Peut être dit.
Sans fi, sans pis, sans oui, sans infini
Au départ de ce vaste voyage.

Alger

Dès la sortie de l'aérogare, la chaleur me plombe. C'est avec cette sensation cuisante que je plonge direct dans l'ambiance bruyante et grouillante d'Alger.

Un troupeau de véhicules bêle en faisant geindre ses diesels fatigués, d'âcres fumées d'échappement les coiffent d'une vaporeuse couronne mortuaire. La sueur se répand lentement sur mes tempes, comme de l'huile. Je baisse difficilement la vitre grinçante du taxi qui, profitant d'une brèche dans la confusion du trafic, s'est jeté à vive allure sur l'autoroute. Je découvre un macadam très abimé et poussiéreux, sans accotements, juste encadré d'un paysage exotique, verdoyant et coloré où de hauts palmiers toisent des plantes grasses, des fleurs et des sacs poubelle accrochés aux branches.

La Peugeot prend encore de la vitesse au point que je ne distingue plus les arbres des bâtiments et des détritrus. L'accélération les transforme en lignes de différentes couleurs qui, lorsque le véhicule roule sur un dos d'âne, se mélangent en oscillant comme des vagues. Mes yeux tanguent, ils ont du mal à suivre. Entrant dans un tunnel, les lignes se font lumières; elles se meurent en pointillé puis s'évaporent. Ma tête tourne, la fatigue du voyage finit par m'emporter...

A l'entrée de la ville, je reprends peu à peu conscience et regarde défiler le décor urbain. Je réalise que j'ai fait non seulement un saut d'un continent à un autre mais que j'ai aussi changé d'époque. Je me retrouve dans un temps lointain et inconnu que je n'ai pas vécu, une terre qui m'est étrangère et qui pourtant me paraît familière. La ville est restée comme figée, l'éphéméride bloquée quelque part dans les années 60.

Alger, c'est comme un Paris joyeux, ce Paris des crieurs de rue, des poètes, des titis à la gouaille sans pareille et des chanteurs populaires. Je reconnais l'Alger aux couleurs forcées et irréelles que j'ai vu sur des pellicules *Technicolor*.

Au petit matin, après une nuit dans un hôtel à la décoration hors du temps, je savoure un thé à la menthe à la terrasse du *Tantonville* et me retrouve à nouveau plongée dans l'Alger du milieu du siècle dernier. Je contemple l'architecture des immeubles qu'avant de partir j'avais pu découvrir sur les vieilles photos d'un oncle vaguement éloigné, vestiges *Kodacolor* de son passage triomphal sur la terre perdue de ses ancêtres colons.

Le soleil monte dans un ciel parfaitement azuré et je découvre une Alger qui éclate de lumière et revendique sa noble blancheur. J'entends quelques notes d'accordéon, les rires de jeunes bavardes que je devine en jupes colorées...

Sortant de mon songe éveillé, mon regard rêveur, ancré sur le couronnement des bâtiments, tombe avec fracas en plein XXIème siècle.

Les musiques allègres ont disparu, les jupes se sont allongées, les couleurs assombries.

Sous leur voile, les visages des femmes se sont fermés : elles ne rient plus.

Alger s'est terni.

Je veux fuir cette vision décevante et déroutante.

Je me lève d'un bond et décide de parcourir la ville à la recherche de son passé.

L'accordéon a laissé place aux violons et maintenant je marche dans le rythme soutenu d'une baroque *Bitter Sweet Symphonie* qui me martèle sa cadence.

Je découvre des immeubles haussmanniens dignes du Nord-Ouest parisien, mais aux angles arrondis ornés de motifs floraux de type mauresques, débarrassés de la sombre froideur du XVI^{ème}. Au dessus des portes cochères, de petits Cupidons me font des clins d'œil amicaux.

L'émotion m'envahit en songeant aux robes à crinolines des élégantes au début du siècle dernier qui ont sillonné ces grands boulevards. Un couple chaudement vêtu fait un signe au cocher qui, tirant la bride de son cheval, arrête son fiacre devant eux. L'homme lui demande de les conduire à l'opéra. Au loin j'entends les sabots du cheval qui font claquer le pavé en signe d'adieu. Près d'un kiosque à journaux, résonne de nouveau cette musique de balajo, je sens un agréable parfum... Mais non. Non là encore, ce ne sont plus les mêmes. La valse musette a disparu, elle est remplacée par le bruit strident des klaxons et les parfums se sont évaporés.

Alger, c'est en vérité deux parfums. L'un est un accord subtil d'odeurs d'eaux usées et d'ordures en décomposition, l'autre est plus boisé et musqué. A l'instar du peintre qui mélange trois couleurs et obtient toujours du marron, il semblerait que ce parfum soit un mélange d'essences qui aboutit toujours à la même senteur. Sur chaque personne que je croise, je reconnais cette fragrance d'abord un peu commune et sans relief à laquelle je finis par m'habituer ; je finis même par la trouver fraîche, agréable, intense et rassurante. Elle devient le parfum d'Alger, le parfum de la rue qui se mêle aux odeurs d'herbes, d'épices et de condiments et qui essaie de recouvrir les effluves nauséabonds. Parfois le parfum gagne, parfois ce sont les égouts et les poubelles qui prennent le dessus.

J'aperçois au loin une forme qui ne m'est pas inconnue. La Tour Eiffel ? C'est le monument des Martyrs qui en est inspiré et fut érigé en l'honneur des victimes de la guerre d'indépendance. Je replonge dans l'histoire d'Alger qui me ramène près de 60 années en arrière. Ma marche de plus en plus rapide me conduit à un repère qui me parle, une sorte de grande cheminée. Une centrale nucléaire en pleine ville ? Je m'approche, c'est en fait la seule cathédrale d'architecture industrielle du centre d'Alger, le Sacré Cœur. Je m'arrête devant la façade pour l'observer. Peu convaincue, je fais demi-tour et m'éloigne. J'en ai assez vu de ce côté.

A Alger, la curiosité naïve et insistante des hommes est dérangement. Leur regard malaisant transperce votre intimité le long d'un bras apparent, d'un décolleté inspirant, d'une simple jambe nue aperçue furtivement.

S'ajoute cette touffeur sèche qui m'empêche de respirer, je suis au bord du malaise. Je me pose sur un banc place Audin, ainsi nommée en mémoire de ce jeune militant de l'indépendance.

Où que j'aille, l'histoire sans cesse me rattrape. Je repars d'un pas lesté et enchaîne des monuments, des quartiers, des rues qui défilent à la manière d'un film tourné en accéléré.

Et maintenant la grande poste au style néo-mauresque qui porte fièrement le centre ville de ses colonnes et ses arcs majestueux. Je traverse la place de l'Emir Abdelkader qui nous nargue du haut de son cheval puis plus loin mon regard s'illumine face au charme mystérieux et romanesque de la Casbah. Je poursuis ma course effrénée vers Bab El Oued et son grand bazar organisé aussi joyeux qu'animé : les rires, ballon au pied, des gamins malicieux, les femmes qui se hurlent sans hostilité des banalités d'un balcon à l'autre, les hommes qui devisent sur les nouvelles du jour en jouant aux dominos sous le regard amusé et bienveillant des anciens. Fatiguée, la bouche sèche, je grimpe vers Notre Dame d'Afrique. Hors d'haleine, je m'assieds à flanc de colline, abritée du soleil par un arbre généreux et,

du haut d'Alger, je contemple la Méditerranée. Nous avons cette mer bleue en commun et mon continent n'est pas si loin.

Je cherche au fond de mon sac la carte postale au vernis craquelé qu'il m'avait envoyée.

On y voit une mosaïque des lieux importants du centre ville que je viens de traverser.

Dans le coin en bas à droite on peut lire *Bons baisers d'Alger*.

Au verso, ces deux mots : « Rejoins moi ».

Douche du désert

Ce gros caillou qu'est la Terre
Se transforme jusqu'à sa plus petite forme : le grain de sable
Le Sahara en est plein : marron, beige, gris, rouge
On y trouve du choix.

Ces grains ensemble, amassés en vague, font des dunes, vallées et montagnes
qu'on aime regarder à perte d'horizon.
Malheureusement, quand on désire contempler cette mer de sable sans fin, le vent
se met à chanter avec force.
Ainsi, au lieu d'ouvrir grands les yeux face à l'infini, on les tient mi-clos car le sable
du désert nous confond avec un tamaris, n'ayant pitié pour nos yeux d'humain.
La douche du désert, la voilà.
Vent et sable, parfaits alliés pour vous nettoyer
Laver quoi ? Un mystère.

ELSA HIERAMENTE

Passage à l'ouest de mon sud

(extraits)

Les mimosas ont trop bu, oui, forcément : le printemps ne vient pas

les citronniers sont morts de leurs morsures, les morsures ont pleuré sous le poids
des citrons

la saignée soulève un citron pépin cafard et enfin
il ne reste qu'un grillon

le grillon est seul ce soir, la sève perle sur une orange mûre

la rosée goutte et brûle le sillon, moi je me gratte, en attendant minuit

aujourd'hui, Fès, j'arrive

je t'aime

Mon désert

Comment décrire ce paysage ? Les images ne suffiront pas. Les mots ne suffiront pas. Rien n'existera jamais en règle générale pour décrire l'Amour et le début du monde. Car décrire c'est déjà perdre. Et pourtant nous sommes tous là pour cela, dire, écrire, expliquer, crier, comprendre ou pas, taire, aimer ou détester, apprendre à perdre pour gagner, et recommencer.

Le désert m'appelait depuis toujours, depuis ma naissance, et peut-être ma première incarnation, car je proviens de lui, de lui et d'elle, cette terre et ce ciel, féminin et masculin liés, emmêlés.

Quand je suis descendue du 4X4, je suis partie à sa rencontre, seule, les sandales à la main et le souffle coupé. Je sais que je ne pourrai pas décrire ce que j'ai vu, car j'ai peut-être vu Dieu. Et Dieu ne se décrit pas, aucun mot n'existe pour dire son odeur de vent qui nettoie chaque instant, ses lignes pures, qu'on voudrait toucher du doigt mais qui s'enfuient à cause du souffle, les grains de sable sur les arêtes qui les brisent, les pas des caravaniers comme une colonne vertébrale, jamais la même, la déesse aux mille dos, notre mère à tous peut-être.

J'ai passé une semaine à chercher le meilleur berceau dans le sable, le plus abrité du vent, le plus chaud, le plus élevé, face au couchant écarlate ou au levant doux comme le quartz rose. Quand j'ai compris que tous étaient égaux, que mon corps meurtri par ma vie de dingue était partout chez lui, accueilli dans la douceur de ses flancs, que pouvais-je faire d'autre que pleurer ?

J'ai cherché partout le fennec, un rêve de gosse. Le désert me l'a montré doucement, tendrement, pour ne pas me brusquer, d'abord sous les traits d'un mirage, puis bien vivant, le jour du départ, au détour de la Grande Dune. Je garde accroché à mon cœur pour la vraie vie et ses coups durs son sourire de sable.

J'ai vu un berbère de 18 ans, qui vivait déjà il y a un million d'années. Il faisait cuire le pain dans le sable et les braises, et ses gestes venaient de ce temps-là, ils venaient de mes ancêtres, de nos ancêtres à tous.

J'ai vu mes amis, ceux qui étaient partis avec moi, comme mes frères et sœurs d'âme. Plaise au désert qu'ils le restent.

Le désert est Femme par en bas et Homme par en haut.

Je suis fille du désert. Il m'a enfantée il y a longtemps, puis m'a lâchée dans le vaste monde, comme chacun de nous. Personne n'y vit très longtemps.

Le désert est le souvenir brûlant d'un amour qui nous livre à nous même.

Il est toujours là, mais ne nous garde pas. Il n'est pas le but.

A nous de trouver le but.

Bilal

Bilal marche vers le douar sur la route blanche de soleil. Pourquoi revenir ? Qu'est ce qui l'a poussé à prendre cette décision ? Le diagnostic, à confirmer il est vrai, d'une maladie peut être mortelle ? Le retour aux racines, dieu sait s'il s'en est maintes fois moqué, même si parfois, il faut bien le reconnaître, c'était avec un rire jaune. Quand il a définitivement quitté Mzouda, il y a trente ans, après de multiples tentatives de rupture, jamais il n'aurait pu imaginer qu'un jour, il referait le chemin en sens inverse. Sa mémoire en jachère travaille à recoller les morceaux. Le douar, les gens, l'atmosphère...Que va-t-il retrouver quand il aura gravi la dernière côte et franchi le dernier virage ?

Personne dehors. Il faut dire que c'est l'heure de la sieste, et qu'ici, on ne plaisante pas avec ce rituel, au plus fort de la canicule. Le soleil tape dur. L'ombre de Bilal, réduite au minimum se détache à peine de son corps. Il ne se souvenait plus de l'intensité de la chaleur et de la lumière dans cet endroit déshérité, où les arbres squelettiques peinent à développer quelques ramures, aussitôt dévorées par les chèvres. La route déroule son lacet aride. Il avait oublié comme elle peut sembler interminable quand on est pressé d'arriver au but.

Pressé Bilal ? Dans quel but Bilal ? Que viens-tu chercher dans cet endroit oublié du monde et que tu as voulu rayer de tes souvenirs ? Etait-ce une si bonne idée que de vouloir revenir sur tes pas, tenter de renouer des liens à ce point distendus ? Tu ne comprends plus quel fil t'a ramené ici. La sueur perle à ton front et tu t'interroges. Insensiblement, ton allure ralentit jusqu'à devenir languissante, pour finir par ne plus être une allure du tout mais un point mort. Oui vraiment, pourquoi remuer ce passé marqué de souffrance, de rancune et d'amertume. A quoi bon brasser cette boue dont tu as eu jadis tant de mal à t'extraire. Tu ne t'en sens plus la force maintenant que tu t'apprêtes à franchir le virage qui te découvrira les premières habitations du douar. Tu te grattes le crâne. Que fais-tu là, sous ce soleil d'enfer ? Non, définitivement non, ta place n'est pas ici.

GUENANE

*Île de Fer, latitude : 27° 44' 00 Nord
longitude : 18° 03' 00 Ouest
altitude : 1501 m*

En faire le tour
la consolider
mais comment consoler la mémoire du monde ?

Tragédienne immobile
la lune entame son monologue
avec un air d'abandon

Dans un cri fouillis
la vague dégueule sur la lave
une écume de syllabes sans code

Tour du monde
il sera ce que sera
demain
mais il fait déjà mal
toutes les îles sont fragiles
chacun de nous est une île
susurre l'écho complice.

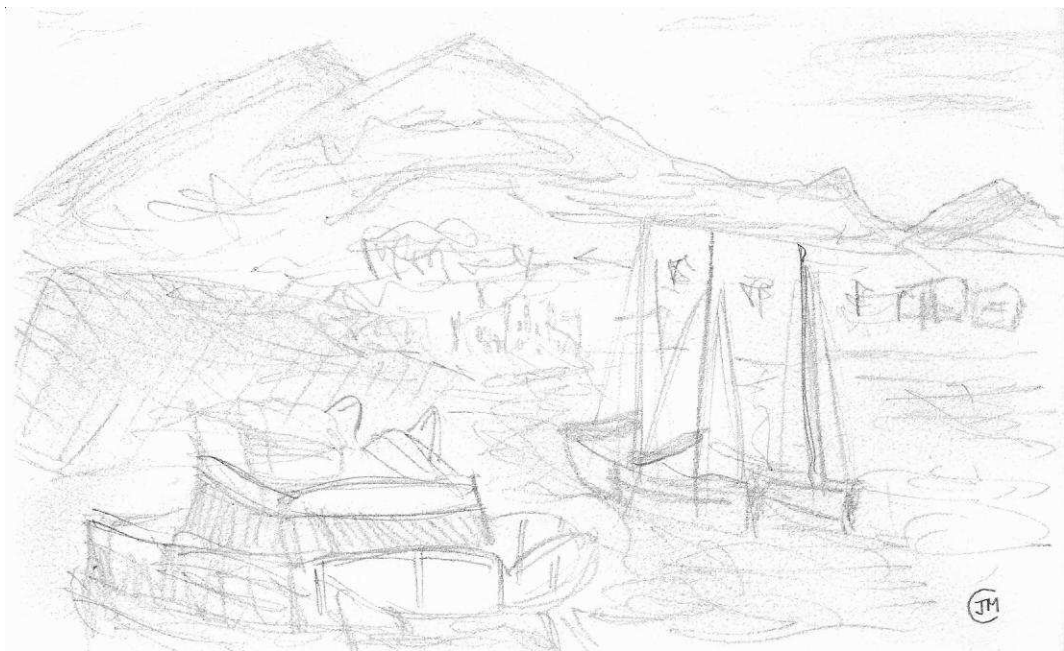
ROSE KELLER

Lisbonne

Vasco mille quatre cent quatre-vingt dix-sept
De Lisboa s'enroute vers les Indes
Et d'esclaves et d'ors au Brésil
Comme à la lisière du monde

Va de maniguettes en bisonnes
Fruits de Lisbonne
Com suas casas
D'azulejos bleu et bleu

Et de Gama en Pessoa
Mille routes mille mots
Ou bien seulement
Seule



(février 2020)

Cadiz. L'arrivée de Carlos. Son visage rayonnant. La mer à deux pas. Houleuse. La conjugaison du jour s'annonce d'un imprévisible redoutable. Il y a ce vent, qui court, qui court. Venu du Maroc. Ou d'un oued beaucoup plus au sud. Aux condensations silencieuses. Elles explorent, puis finissent par implorer. Comme un coup de poing dans les bronches.

Sur ce bout de plage tout le monde le sent. Sous les pieds d'abord. On dirait une respiration qui cherche la sortie. Le sable fin brûle d'impatience. Tentative imparfaite qui va se transformer en larmes. Tant les courbes d'inflexion du présent savent moduler orientation lourde et bifurcation douteuse en relâchements noués. L'humeur matinale jusque-là sans histoire se crispe. Devient mauve. Pur caprice. Parce qu'elle subit les influences du soleil qui lui-même est éclipsé par un amas d'ombres. Insistantes jusqu'à l'explosion. L'arc-en-ciel régénérateur sera pour après. Dans le quart d'heure qui suit les arrangements en cours sont déjà visibles. Les papiers jonchant le sol tentent d'élever l'inaudible de leurs mots. Sont aspirés par ce qui s'écrie dans l'air.

Dans le paradis poissonneux c'est l'inverse. Eux savent ce qui se trame. Rumeur passagère emportée dans sa fougue bien au-delà de nos imaginaires anesthésiés par l'étendue d'un coin de ciel andalou. Entre fonds et plafond se déchire l'expression d'une colère.

Quelques baigneurs ont du mal à quitter la léthargie dans laquelle ils sont plongés. Il va pourtant falloir. L'écran d'azur au-dessus de leur tête prend l'aspect d'un gris perle décisif. Devient chaudron. Singulière expression dans le coupé court de l'heure. A scruter l'horizon on aperçoit déjà des zébrures hallucinées. Un cri de lumière se démultipliant. Comme activé par les artificiers d'un soir de quatorze juillet. Un fracas d'opéra agitant ses baguettes. Prêt à cingler le cœur de la journée. Les serviettes tout à coup s'envolent. Les parasols rattrapés à bras-le-corps refusent de se fermer. A peine le temps de ramasser vêtements, ballons, enfants bousculés dans l'urgence :

- dépêche-toi, tu vois bien que tu vas être mouillé !
- Mais maman, j'y suis déjà tout mouillé, et Juliette veut pas me rendre mon cerf-volant.

Le marchand de glace a refermé son frigo vite fait. Rabattu son stand coloré.

Carlos, loin devant, semble insensible à la montée des tensions. On dirait que sa vitesse de perception des faits le prémunit de toute inquiétude. Il me fait signe de le rejoindre. Impossible. L'intensité des conciliabules en cours fige toute mon attention. Aurait tendance à me faire reculer. Échos d'un paysage intérieur où la force des pleurs débordait d'impuissance.

Les quelques apprentis surfers aimeraient que la mer se déchaîne davantage. Les voiliers accostent et s'alignent un par un sur le rivage. Deux ou trois côtiers continuent de glisser droit devant. Sans doute sont-ils équipés pour affronter le pire.

Au loin on devine un navire de croisière. Il avance d'un calme impressionnant. Semblable à une flèche au ralenti. Pas même une sortie des eaux à l'image des baleines bleues au Sri Lanka ou ailleurs. Je voudrais être à bord.

Et comme Christophe Colomb continuer en direction du futur. A l'ouest du rire. Plus en amont encore. Vers un no man's land où le cycle de l'eau disperse toute colère. Tienne lieu de métamorphose entre hier et demain. A condition, toutefois, que l'étoile du rêve respecte chacune de ses promesses.

JAMILA CORNALI

Danse

Transportée par du Granados
Dans un train
Les écouteurs sur les oreilles
Mes yeux perçant la vitre
Traversant le paysage

Je me mettais à rêver

Un couple de danseurs espagnols
Tout le défilement du voyage
Des couleurs chatoyantes
Et dans les oreilles toujours
Les rythmes accrochants
De Granados
J'aurais voulu me lever
Dans ce train
J'aurais voulu danser
Sa danse numéro cinq

TANIA CEIJA

A la frontera

A la frontera
les hôtels sont trop grands
De la terrasse
le regard coule vers la nuit

Encagés les camoins dorment
Les hommes
Boivent
Un peu
Le plus jeune ne peut s'empêcher de sourire ni de souhaiter une bonne soirée
Aux filles
L'une sait et elle reste
assise
L'autre
Tatouée
Se crêpe le chignon à colère étouffée
La troisième saute d'un coupé sport
Toutes voiles dehors

Le plus jeune ne peut s'empêcher de le regretter
J'apprends que tout se vend
A la Jonquera

Personne ne dit les mots
On s'accorde encore
Des regards
Flèches de silence

L'une s'est diluée dans la nuit
Colère s'est assise sur une borne chignon sage et dos si droit

Le coupé sport revient en glissant enlever la princesse aux sept voiles
L'autre sait où chacun va et c'est pourquoi elle reste

Il y a des douches dans les toilettes des hommes
Les verres sont givrés à la glace
La bière coule son torrent de montagne dans les corps irradiés
Ici tout le monde est un peu clandestin

août 2018, « A la frontera », *Cactée povera*

Voyage

emportée par le bruit
- ce fracas douloureux de marée -
cherchant un retour
endormie car le parfum d'iode saoule
n'est ce pas
emportée pour arriver au bout des embouchures
et me noyer au port
alors même qu'une amarre enroulée de brume
me retient et me fouille
que le ressac
rappelle ce chant
vieux de longs trajets
d'une rive vers une autre
bercée ici par les vagues enveloppantes
là-bas amies
je cherche une fois de plus
à retrouver le goût de sel de mes craquelures

La Singulière

La Singulière (bar sétois) a pour singularité d'être un bar à bières qui sert aussi de très bons vins de pays. Précision sans laquelle, mon absence eut coupé court à la narration de cette histoire car je n'aime pas la bière !

La terrasse de La Singulière donne sur le quai. Elle est souvent prise d'assaut et dans la grande salle où flotte une subtile odeur de houblon toutes les tables sont occupées. Ici, on commande au bar puis on s'assied... où l'on peut. Je fonce sur l'unique place disponible, un grand tonneau encadré de deux tabourets hauts. J'attends mon verre de rosé.

On me l'apportera.

Ma table (ou plutôt mon tonneau) jouxte l'entrée. Tout comme leur table (et non un tonneau) qui est une table de bistrot à plateau de bois. De mon promontoire, j'aperçois d'abord sa main. Une main impeccablement manucurée. Ongles rouges en amandes. Quelques veines bleutées courent sous le léger bronzage. La main est posée sur un avant-bras d'homme. Un avant-bras puissant que cette main (à mieux y regarder) semble, par sa pression, vouloir maintenir immobile. Tant que le bras de l'homme ne bougera pas, l'homme non plus ne pourra bouger.

Et s'il l'homme ne bouge pas, il sera contraint de m'écouter.

Voilà ce que dit cette main de femme.

Lui, je l'imagine plus jeune. Ils ont eu une brève histoire. Une nuit, peut-être deux... Pour lui, tout est plié. D'ailleurs, il ne quitte pas l'écran de son smartphone.

Je bois une gorgée de rosé.

Cette main de femme traduit une certaine angoisse. Une angoisse dont le visage ne laisse rien paraître. Brushing blond cendré impeccable, contours des yeux étoilés de fines ridules, la femme sourit, le regard rivé dans celui de l'homme. Mais l'homme fuit ce regard.

Si seulement, il trouvait quelque chose à dire. Quelque chose pour couper court à tout ça.

Sous le regard doux (presque suppliant) de la femme, la bouche s'active, une bouche rouge comme ses ongles. Robe noire à fines bretelles, sandales de daim gris, tout contraste avec l'apparence de celui qui lui fait face. Plus jeune, certes mais guère plus (sept, huit ans maximum). Il porte un tee-shirt sombre sans forme sur un jean douteux. Ses pieds sont chaussés de chaussures de sport, ses cheveux en bataille, sa moustache mal taillée.

Dans le brouhaha qui m'entoure, je distingue mal les propos de la femme.

Depuis la mort de son mari, elle s'est installée à Sète. Elle habite en centre-ville, entre la poste et la médiathèque. Il connaît son adresse.

Sourire entendu.

Forcément qu'il connaît son adresse. C'est lui qui a installé la climatisation dans son appartement. Un vaste chantier. Chaque matin, il se pointait à huit heures avec Kevin et Marius, ses deux gars. Elle était à peine levée, encore toute ensommeillée dans son peignoir chinois. Les gars se marraient.

Elle était cool la cliente, elle leur proposait même du thé avant d'attaquer !

Et puis un soir, peu après qu'il eut libéré ses gars, elle lui avait proposé de boire quelque chose.

J'ai de la bière, si vous voulez, avait-elle dit pour le mettre à l'aise.
Il avait répondu oui...
La bière, il aimait bien.
Elle s'était servi un petit porto. Juste pour lui tenir compagnie...
Elle portait la même robe noire que ce soir. Et la même aussi lorsqu'il l'avait invitée à dîner deux jours plus tard.
Pour fêter la fin de notre chantier.
Elle avait noté NOTRE CHANTIER.
Il lui avait laissé le choix du restaurant et elle avait choisi le Pasta Politi, un restaurant italien toujours bondé. Elle se souvient qu'ils burent du Chianti. Trop. Et qu'elle avait beaucoup parlé de son métier de chef d'établissement scolaire (elle n'avait pas dit directrice d'école), puis de sa retraite et de son départ pour le Sud.
Après le décès de son époux, Paris était devenu trop triste.
Et puis mes amies vieillissent et...
Il l'avait interrompu : mais vous n'êtes pas vieille ! Et les enfants ?
Elle n'en avait pas.
Il s'était excusé pour son indiscretion.
Lui, il avait une femme, trois enfants et déjà deux petits-enfants. Il aimait sa famille et là, tout de suite, il bandait pour cette femme si élégante et si seule.
En sortant du restaurant, il lui avait pris la main.
Cette main qu'elle maintient toujours fermement sur son avant-bras.
Départ, vacances, Bretagne...
Je tends l'oreille.
A peine un soupir sur la jolie bouche aux lèvres carmin. La main relâche sa pression et déjà l'homme est debout. Libéré. D'un pas vif, il se dirige vers le bar pour régler.
Elle, toujours assise, saisit la serveuse au vol. Elle commande une autre bière et lorsque l'homme passe près d'elle, ils échangent un sourire presque gêné.
Juste un pâle sourire pour clore la fin d'une rencontre qu'elle avait (peut-être) rêvée plus qu'elle n'avait existée...

MARIE-PHILIPPE JONCHERAY

Aux creux des escarpements

Je t'écris d'une terre extrême de bruyère et de falaises, d'embruns et de rumeurs.
Une terre gorgée d'eau où je marche pieds nus. Souffle le vent d'ouest.

J'ai chaud.

À chaque pas mon talon puis toute la plante de mon pied pénètre la boue qui
m'enveloppe et déborde, sirupeux bourrelets entre mes doigts de pied. Succion.

Froid.

Je peux faire tout ce que je veux quand je suis seule.

Et toi, es-tu seul ou bien sous le regard d'une autre ?

Je fais face à l'océan.

1000 kilomètres nous séparent. Le ciel brumeux voile le soleil.

Ici, le beau temps peut couvrir des jours entiers avant que le ciel ne s'ouvre.

Je suis le sentier des douaniers, contournant infiniment une pointe après l'autre.

Chaque pas offre un panorama nouveau.

Granit déchiqueté que les vagues lèchent.

À la fin de la journée lorsque le soleil plonge j'ai à peine parcouru trois kilomètres à
vol d'oiseau. Les muscles de mes jambes sont agréablement douloureux, je sens
mes hanches prises en tenaille.

Je te revois l'été dernier sur le chemin de chèvre qui remonte de la calanque. Tes
pieds dans les sandales, tes mollets tendus, mon regard qui monte à peine jusqu'en
haut de tes cuisses. La pente est raide, il fait encore chaud le soir, les caillasses
roulent sous nos pas. Poussière. Peau salée. Nous contournons les bosquets de
cactus et nous agrippons aux doigts de sorcière. Le parfum iodé, les herbes sèches.
Jeux d'ombre et de lumière aux creux des escarpements.

Subitement le paysage me semble usé comme une carte postale.

Ce n'est pas mon paysage que je veux voir, c'est le tien. Le soleil économe me
fatigue. Je ne veux plus attendre. L'océan est trop vaste. Il ne se laissera jamais
prendre.

Là-bas le soleil se donne, la vie est longue. J'ai envie de revoir les collines et les
sources. Les petits arbres trapus et les étendues d'herbes sauvages et bonnes.
Savoir l'eau rare et précieuse. La goûter fraîche qui rigole. Endurer la chaleur, la
peau couverte de sueur, repérer la maison de pierre qui nous sauvera.

La nuit tombe. La forêt menace d'engloutir la route étroite et sinueuse. Ça monte.

Les espèces d'arbres changent. Les feuillus laissent place aux épineux. Les phares
éclairent l'asphalte. Je tiens le volant fermement. La route déploie ses méandres, la
voiture, large et plate, épouse les courbes du macadam.

Parfois j'ai très envie de savoir ce que tu fais. Où tu es, avec qui et si tu as fait
l'amour depuis nous.

Je me concentre sur la route. Je suis en pleins phares, la campagne est déserte.
C'est moi qui fais naître ce paysage qui s'évanouit dès que je suis passée.

Toi pareil, sans moi tu n'existes plus.

Tu n'existes que si je te désire.

Et si mon désir s'étiole, ta vie devient inconsistante. Je ne le veux pas. J'aime trop te faire exister et exister à travers toi.

Le thermomètre indique zéro degré et des flocons de neige commencent à flotter dans l'air. J'ai très envie de retrouver le désordre de ton appartement.

Je trouve un hôtel dans un village. L'hôtel des voyageurs. Il y fait chaud et silencieux. Des tommettes et de la moquette. La chambre est désuète. Je m'y sens comme dans une vieille maison de famille. L'odeur de la poussière, l'usure des meubles. Te rappelles-tu cette chambre que nous prîmes un soir sur la route entre Rennes et Angers. La chambre était d'un rose pâli, la baignoire en fonte et le parc tout autour. Nous nous étions déshabillés.

Par la fenêtre, je vois des champs à l'herbe jaunie par l'hiver. De belles collines douces, larges et bonnes, quelques bosquets, des touffes sombres dans les creux. De l'eau qui dort. Quelques rares vaches sur la terre fangeuse.

Je me regarde dans le miroir piqueté d'or.

Je détaille mon visage. Je me trouve belle malgré la fatigue.

Si tu m'aimes je me trouve belle.

C'est à ça que je sais si nous nous aimons.

J'arriverai en avance.

Je me garerai en bas du plateau et prendrai le chemin qui monte raviné par les pluies de l'hiver, entre deux talus herbeux vestiges de terrasses, oliviers, bosquets de chênes verts, oiseaux gazouillant, pierre et terre sous mes pieds, souffle court marche pressée.

Je grimpe sur le plateau, en longe le bord, la falaise. Ça tombe, vertige. En bas la forêt. Jouer à se faire peur. Pouvoir se jeter dans le vide. Voir la fin, la savoir possible. Se faire mal parfois. Vivre en accidents.

Au cœur du plateau il y a de la terre et de l'herbe, du thym, de la sauge, du romarin. Les collines tout autour forment des vagues que les brumes côté Nord engloutissent tandis qu'au Sud la mer miroite.

De la table d'orientation, j'égraine les noms et détaille les reliefs. Les Opies, une montagne crevée en deux au milieu des rondeurs du plateau de la Caume. Le petit Luberon, une masse rocheuse longue et peu élevée, bordée de contreforts de roche blanche crénelée. Une force sereine.

Devant le grand Luberon, sur une colline, les fragments d'une forteresse, un oppidum. Mourre-nègre. Des bourrelets de terre qui se chevauchent. Le massif de la Sainte Victoire, Vauvenargues, le pic des mouches, Croix de Provence. Une ligne supérieure accidentée. Des pans d'ombre et de lumière.

Je descends parmi la végétation, tu sais, celle qui résiste si bien aux fortes chaleurs, toujours verte, trapue, vivace. Mes pas cherchent des chemins de hasard parmi les bosquets qui parfois me passent au-dessus de la tête, je voudrais m'y perdre. Je sais que tu existes.

CATHERINE SERRE

Livre d'heures de Saint-Véran

non loin du village le plus haut de France
au plus haut de l'habitat humain du pays
hommes et femmes issues des hauts et au plus haut
en zone tempérée
aux limites des parallèles privilégiées
en longitude Est au matin levant du Viso
entouré de montées vers les alpages et de plongées
vers les cimetières
non loin du village en couches de rues de venelles d'escaliers
tout en passages abrupts
des pierres cachées haut et pourtant dans le fond
d'un effondrement —
de larges pierres plates et lourdes —
cognées — tapées à la massette et au burin de circonstances —
pierres larges éclatées de lettres —
et de chiffres — creusées de l'ennui des bergers
absolu de lettre — creusée dans les pierres des combes
accord taillé dans la lumière de midi
au concave des heures — entre loups et chiens
à l'ombre du saint de légende — père du temps
de larges pierres plates et lourdes —
et un peu d'eau versée — qui révèle les gravures
coulée fluide sur les creux — perdue au bord
déclinaison de noms
concrète de prénoms et de dates
pierres corps graves — creusées de l'ennui des bergers
aux noms de leurs pères — paroles de pierre enchevêtrées
de lettres et des signes — révélées
à l'heure du soleil d'acier — sous le couvert
du manteau des chaleurs
arêtes de calcaire ciselées de noms
inconnus et soudain — le nom —
nom et prénom —
dans la veine — le nom du père

LAURENCE MARINO

La boueuse

La toute première fois, penser que la brume matinale est à l'origine de ce monde
Croire que les lumières viennent du ciel
Au fil des temps, découvrir
Ma délicate eau lourde
Marron, grise, épaisse, mouvante

Et vivre cette attirance avec passion
La traverser souvent, ralentir, l'hummer
Respirer ses crues, lécher ses marées
Sans honte, sans fard
Envier ces bouts de bois flottants
Détester les quelques audacieux en équilibre dessus
Oser les pieds nus dans son argile
Se sentir chez soi dès qu'on l'approche
Lame d'eau perpétuelle
Eternelle capricieuse
Fleuve magique sans fond
S'arrêter sur le pont de Pierre pour l'honorer
Deviner au loin les embouchures et les petites îles
La remercier de son caractère vif
Des cadeaux qu'elle fait à la vigne chérie
Garonne la boueuse
Garonne majestueuse

Ici

En principe, j'écris sans référence, ni lieu ni date, aucune mention de la réalité pour faire état de mes errances ; plutôt me taire que de ne pas m'extraire et ne pas m'abstraire des gens et des faits en œuvrant à escamoter péripéties et aspérités du contingent. Le quotidien se fait compter, les détails de situation houspiller. Peu importe la destination de mes pas qui traversent des contrées ; place à la pente entreprise et suivie primant la localité. Je tiens l'absolu de l'intériorité, qui s'exprime dans autant de registres de l'extrême, pour compagnie, expérience et viatique. Cela dit, avec NANTES, ville de mon amour, nous nous sommes mutuellement adoptées.

NADINE LE NOC

Mon pays

Les vents d'Ouest
manquent à l'appel.
Mon regard jette l'ancre
dans l'espace du temps.
Les paysages y défilent
comme la Cornouaille de mon enfance
nourrie d'embruns et d'insouciance.
Terre et mer cheminent côte à côte
tandis que le gardien des Glénan
veille au salut des marins.
Mon regard lève l'ancre
du pays de mon enfance
où murmurent les rivières
et les vents.
Que les bombardes sonnent
et vibrent
à l'appel du chant !

LAURENCE CHAUDOUËT

Ouessant, à la pointe de l'été

Il y avait cet oiseau lent rasant les herbes sauvages
Et la plainte sourde de la mer
Dis-moi
Cette nostalgie amère
Est-elle blottie désormais dans le creux de son aile ?
Celle qui marchait ardente sur les chemins
A-t-elle rejoint la pointe insaisissable de la vague ?
Je marche encore sur les sentiers soleil
Avec le sel sur ma lèvre amoureuse
Et dans ma main il y a ce caillou rond
Ramassé dans l'herbe avec ma joie solaire

ALIX LERMAN-ENRIQUEZ

Rocaille

À travers la rocaïlle blême
du jardin de l'enfance,
je crois voir la lumière tamisée
d'un soleil rose qui n'en finit pas
de s'étirer et de s'étendre,
de s'étreindre au firmament.

À travers les roches roses
de Perros-Guirec,
se reflète le visage de l'aube
qui se meurt sur la pierre
concassée et le sable grège,

qui s'éteint dans la douceur
des matins bleus d'été,
dans la mer enclose
bleu d'encre comme la suie.

Le soleil rouge pousse
un râle rauque
quand la nuit se pose noire
sur un coussin de roses
et de coquillages émiettés,
se pose sur un écrin de rocaïlle,
blondes au couchant, effritées.

CLARA REGY

Le Mont- Saint-Michel

le Mont-Saint-Michel
gâteau posé sur la mer
croque les mollets
et les yeux et les mains
de ceux qui s'élèvent doucement
pour dominer le monde

le Mont-Saint-Michel
aime les facéties
et dans ses rues
étroites et douloureuses
vend des cadeaux de rien
pour des morceaux d'étoiles
aux touristes heureux

le Mont-Saint-Michel
souvent se retire du monde
la mer vient l'aider
la flèche se repose
et l'on entend c'est vrai
les bretons les normands
du fond de leur tombeau
jouer encore à la guerre
moi je m'en moque bien
tu m'avais embrassée
tout au pied des remparts
et caché dans ma poche
une belle boule à neige
que j'ai jetée hier

la neige avait fondu

LAURENE DUCLAUD

Le Refuge

Ici il faut passer la vieille grille qui grince
Puis longer la petite maison
Ma caravane paisible
Sur le chemin où se cachent rondement des escargots par dizaines
Je vois sur le sol un mot à la craie qui rappelle l'amour
Et des petites fleurs sucrées sifflotent

On s'est réfugié(e)s ici, usé(e)s par la route et la dureté des choses
et tout a (re)commencé

Entrez donc par la petite porte baignée de soleil
Dites moi si vous aimez l'ail, si vous préférez un café, une petite roulée
Voulez vous nous jouer un air des Rolling Stones à l'harmonica?
Ou vous poser le silence souriant dans le trône multicolore et roi

Le comptoir est toujours affairé à la vie des fonds de poches ou des bons repas

Le gros canapé vivra 100 ans et sait faire sa barque magique quand on part en rêverie

Mais sortons donc regarder un petit pois devenir une belle plante
A côté du compost où lambinent deux fourmis qui essayent de sortir du rang
Si vous êtes veinards, vous verrez 2 gendarmes rouges et noirs baiser sous une feuille
Alors que plus une voiture ne roule, que quelques pauvres inquiets doivent sortir masqués de bouts de misère
Mais les insectes les chats les oiseaux s'en foutent de tout ça, ce qui nous apaise

Continuons donc avec la traversée des branches touffues d'un arbre malin

Et hop nous voilà dans le jardin, la terrasse, et vous sentez cette bonne bulle bienveillée
Entourée de murs de béton vieillots et solides
Bien sûr la famille d'à côté à mis des barbelés en haut, mais vous vous y ferez vite!
Et des après midis vous entendrez de l'autre côté un enfant rieur et sage parler à ses parents en chinois
Et comme c'est bon de ne rien y comprendre et de se détendre

Mais installons nous donc sous la tonnelle et blaguons sans urgence

Plus loin derrière l'atelier bleu azur, dans des jardins inconnus, des fêtes de familles
des barbecues et des rigolades dans des langues magnifiques de l'Est
Et plus la journée avance, plus ils chantent fort et ont l'air confits d'une belle ivresse

Les femmes doivent amener des bonnes salades de pommes de terre sur la grande table dans le jardin et ça repart de plus belle!

Allons donc, prenons une petite orangeade avec ce pétard, passons nos doigts dans la menthe fraîche, marchons pieds nus dans les herbes sauvages de la pelouse libre
Allons allons sentir les rosiers de bohème
Et mon cher quartier qui fait sa bonne vie de quartier solide solidaire

Demain on enfilera un masque pour aller acheter un pack à l'indien du bout de la rue, de la crème fraîche et on sourira avec les yeux à nos nouveaux voisins qui s'activent dans leur jardin. L'un a des poules, l'autre nettoie des statues de biches qui doivent être grecques!

Et vite rentrons par la petite rue qu'on appelle l'avenue des fleurs car on est très contents d'être ici et veillons tous à garder ça.

Bientôt, les pétanques au milieu des tours, les discussions de table de ping pong reprendront leurs premiers rôles, les canettes d'orangina avec des frites en attendant le bus, les scooter en wheeling qui caracolent, les filles malicieuses aux beaux voiles de couleurs, les dames avec des bons popotins qui tirent des cabas à roulette remplis de courses

Mais n'y pensons pas aujourd'hui
Dans notre cher refuge calé dans le creux des grosses maisons
Veillé par les immeubles-cathédrales au loin dans Bobigny

Retournons les poivrons
Et couvons les braises
On ne veut pas de la Côte d'Azur
On vit dans le 93

samedi 6 juin à 20h26 - Drancy

INGRID DESCHARNE

Le château au bord du lac
Immuable et majestueux
Son histoire,
Aventureuse
mystérieuse
Quelques archives dévoilées
Pour tant de secrets gardés
Le château et la clef
Ouvre ses portes pour quelques deniers
Un passage convoité

Notes sur les auteurs

LOUISE ALMERAS : après des études en Lettres et Sciences politiques, et une formation universitaire à l'EHESS en Arts et Langages, est journaliste et critique cinéma à Paris pour Aleteia et Profession-Spectacle, et se destine à écrire pour le cinéma. Elle a mené la direction d'un livre illustré *États d'hommes, splendeur et misère de la condition masculine* (Editions Qasar, 2017). Elle a également co-écrit le documentaire *Les écrivains et l'abbaye de Solesmes*, diffusé sur la chaîne KTO début 2017.

SANJA ATANASOVSKA : née en 1985 à Kumanovo, est une poétesse macédonienne, journaliste de profession. Jusqu'à présent, elle a publié quatre recueils de poésie et a remporté deux prix littéraires dans son pays. En 2019, elle a obtenu une résidence littéraire à Cetinje, au Monténégro. En 2015, elle a publié la *Lettre de dix doigts*, en 2017 un *Témoignage de la vie* et le livre *Garden of Glass*. Jardin de verre en 2018 a reçu une version audio pour les aveugles. Son dernier livre de poésie est *Mon safran*.

BEATRICE AUPETIT-VAVIN : vit entre Lyon et Belmont-de-la Loire. Ses poèmes ont été publiés dans les revues Gong, Soleils et Cendre ainsi que dans diverses anthologies aux Editions de l'Aigrette, chez Jacques André éditeur et aux Editions Pippa.

BARBARA AUZOU : née en 1969. Elle est enseignante de lettres modernes en Normandie. Publie des poèmes dans de nombreuses revues : Traversées, lichen, Le Capital des mots, Traction-Brabant etc... A publié deux recueils : *L'Epoque 2018* en association avec le peintre Niala (éditions Traversées ; 2020), *Menthes-Friches*. (5 sens éditions; 2020).

IMANE AZMY : née au Maroc, elle poursuit un parcours littéraire en France. L'écriture l'a toujours accompagnée ; inspirée par les mythes mais aussi par une pratique développée de la danse son écriture questionne la mémoire et l'oubli, recherche les traces du mouvement et du souffle.

ANNE BARBUSSE : née en 1969 à Clermont-Ferrand. Après une agrégation de lettres classiques, elle enseigne quelques années la littérature latine à l'Université Paris VIII avant de partir pour un village du Gard, afin de vivre plus en accord avec ses convictions écologiques. Elle apprend depuis une dizaine d'années le français langue étrangère aux adolescents migrants. En 2012, elle reprend ses études jusqu'à un master traduction en littérature grecque moderne, et traduit, l'œuvre inconnue en France de Takis Kalonaros, *Du bonheur d'être grec*.

Publiée en revue Phréatique, Arpa, Sitaudis et Le capital des mots. Publications à venir dans Comme en poésie, Recours au poème, Terre à ciel, Nouveaux délits.

KATHERINE L.BATTAIELLE : vit et travaille à Lyon. A publié des récits, essais et livres de poésie, dont en 2017 *Toute l'histoire nous manque*, *Voleur de feu* (revue d'art) et *Ainsi vient la nuit* (pré # carré). et en 2018 *Récit* (Rhubarbe). Mout publications en revue.

DIANA BIFRARE : née en Pologne, installée en Suisse francophone depuis 16 ans après des études de philologie classique. Elle s'est lancée dans une petite aventure d'écrire en français. Déjà publiée dans Cabaret.

ANNE-LISE BLANCHARD : aime à parcourir les Alpes, un espace qui traverse son écriture. Thérapeute, elle s'est familiarisée depuis 2014 avec la problématique des chrétiens d'Orient et depuis ne cesse de porter leur voix par l'écriture ou en conférence. Longtemps collaboratrice critique de plusieurs revues de création littéraire et artistique (*Verso*, *Lieux d'Etre*, *Diérèse*, *Mag'Ada*), elle est l'auteur d'une vingtaine de livres – poèmes, haïkus, récits. Derniers livres parus : *Epitomé du mort et du vif* (Jacques André éditeur; 2019), *Les jours suffisent à son émerveillement* (Unicité; 2018), *Le soleil s'est réfugié dans les cailloux*, (Ad Solem ; 2017).
<http://anne-lise-blanchard-poesie.com/>

MARIE BRONSARD : née le vendredi 13 de février, 1953 – ce n'est pas un secret. S'est installée en Languedoc en 1981, non loin de la Méditerranée, mer lustrale, sienne par ascendance, et prédilection. A publié au Temps qu'il fait, et pour l'essentiel, aux éditions Domens. Et en revue, dans la NRF, Mai hors saison, L'intranquille, Traversées etc. Pour en savoir plus <https://marie-bronsard.jimdofree.com/>

MARIE-ANNE BRUCH : née en 1971, vit vers Paris. Commence à écrire de la poésie en 1990. Se consacre pleinement à l'écriture depuis environ dix ans. A publié *Ecrits la nuit* (Polder ; 2014), *Triptyque* (5 Sens éditions ; 2015), et *Buées dans l'hiver* (Le Contentieux, 2019). <https://laboucheaoreilles.wordpress.com>

LORIS A. BRUSNELD : est l'auteur du premier Opus tiré de la trilogie *Ero'Tyco*. Ses mots tout en rondeur et sensualité sont fluides, justes et précis ; elle manie avec aisance la poésie en rime tout autant que la prose. Son texte présent dans ce numéro est extrait d'un livre en cours *Paris-Ager sans toi(t)*.

VALERIE CANAT DE CHIZY : vit et travaille à Lyon. Textes parus dans les revues *Décharge*, *Verso*, *Friches*, *Traction brabant*, *Saraswati*, *Osiris*, *Cairns*, *Recours au poème*, *Terre à ciel*, *Paysages écrits*, *Ce qui reste...* A publié *caché dévoilé* (2019), *Poetry* (2015), *Pieuvre* (2011), *Entre le verre et la menthe* (2008) chez Jacques André éditeur ; *Je murmure au lilas (que j'aime)* aux éditions Henry (2016), ainsi qu'une dizaine d'autres recueils depuis 2006. <http://verrementhe.blogspot.com/>

TANIA CEIJA : enfant, peut-être pour s'enraciner quelque part, elle rêve de devenir « jardinier-poète ». Se sentant nomade, elle fait de la langue française son pays d'attache, et deviendra professeur de français au collège et lycée. Formée au conte, à la musique et à l'improvisation théâtrale, elle se met en 2005 à écrire du slam, et en 2008, des textes pour le groupe Le Clou tordu. En chemin, Tania croise les filles de Slam Ô Féminin avec qui elle crée deux spectacles joués au Festival d'Avignon 2017. En 2019, elle fonde le collectif Les Déménings avec trois autres slameuses. Plusieurs de ses textes figurent sur *Ramer de l'avant*, un CD enregistré en 2016 par Le Clou tordu et son poème *Sous le piano* est publié dans l'anthologie *Ad vitam Aternam*, dirigée par Romanito Suerte (Editions SéLa Prod, 2020).

PARME CERISSET : se partage entre Lyon et le Vercors où elle puise son inspiration. A exercé en tant que médecin hospitalier puis a été sauvée par une greffe des poumons après avoir passé quatre ans sous oxygène. A fait paraître en 2019 le recueil *N'oublie jamais la saveur de l'aube- Une Amazone contre la mort* qui a fait l'objet d'une chronique dans la Cause littéraire. A publié dans des revues et anthologies Le capital des mots, Lichen, Francopolis, l'Ardent Pays, Ressac, anthologie poètes en roue libre, numéro 88 de Traction brabant. Est rédactrice à la Cause littéraire depuis novembre 2019.

SANDRINE CERRUTI : vit à Toulouse. Etudes de Lettres, sciences du langage , philosophie. Enseignante et sophrologue. Authentique résiliente. Elle a décidé que la poésie serait définitivement sa maison. L'écriture du poème a pris sa place vitale dans mon existence. L'écriture poétique est ontogénésique, le poème est l'expression de l'être. L'être de celui qui écrit, tourné vers les êtres lecteurs. Elle a écrit Outrefeu qui est un itinéraire poétique dense : depuis la descente aux enfers intérieurs, jusqu'à la marche à outrefeu. Elle a aussi un second projet d'écriture d'une thèse sur Céline Arnauld. Publiée dans les revues La Page Blanche le revue des Citoyens de Lettres, Cabaret, Arpo, Capital des mots Lichen.

CORINE CHAPELAIN-ROTTER : vit à Sète. Dans le milieu des années 80, elle a été assistante de rédaction au desk de la rédaction en chef du Figaro, secrétaire de rédaction aux Nouvelles Littéraires. Elle a collaboré à la rédaction du magazine de l'ESSEC et au journal de Petit Bateau. Enfin elle a été co-gérante et directrice de la rédaction d'un magazine professionnel (Reproduire & Impression). A publié *L'Étreinte du silence*.

LAURENCE CHAUDOUËT : écrit depuis l'adolescence, nouvelles, romans, poèmes, essais. Après des études de Lettres et de Philosophie, elle enseigne en lycée et au collège. Poésies publiées dans les revues *Vivre en poésie*, *Voix d'encre*, *Comme en poésie*, *Décharge*, *Recours au poème*, *Littérales*. Des livres dont *Le cœur étranger*, poésie (éditions Eldebé), *La présence de l'aube*, poésie (Alcyone), *Le roman de Petra*, roman (Kirographaires), *Le pacte*, roman (Prem'Edit), deux recueils de nouvelles *Le voisin* (éditions du Net), *Les passeurs de l'ombre* (Assyelle). Nouvelles parues notamment dans la revue L'Ampoule. A reçu en 2019 le prix Patrice Fath des éditions Littérales pour son recueil poétique *Espérance du retour*.

<http://criduhomard.over-blog.com/>

MURIELLE COMPERE-DEMARCY : publiée en revues et anthologies dont *Décharge*, *Traction-Brabant*, *Les Cahiers de Tinbad*, *Verso*. A publié *La Falaise effritée du Dire*, *Signaux d'existence* (Petit Véhicule ; 2015 et 2017), *Trash fragilité* (Citron Gare ; 2015), *L'Oiseau invisible du temps* (éd. Henry ; 2018), *Alchimiste du soleil pulvérisé*, *Dans les landes de Hurle Lyre* et *L'écorce rouge* (Z4 éd ; 2018, 2019 et 2020). Chroniques, éditos, articles critiques dans revues et sites littéraires.

<http://www.poeviculture.over-blog.com>

JAMILA CORNALI : née au Sénégal, écrivant de la poésie en parallèle de ses études universitaires, elle est publiée pour la première fois en 2016 dans une revue culturelle. Publiée dans l'anthologie le Courage des vivants (Jacques André Editeur, 2020).

JEAN-MARC COUVE : écrivain, traducteur, illustrateur. Livres récents : *Histoires toutes bêtes*, contes illustrés par J. Basse, *L'entonnoir*, 2014 ; *Pour Philippe Soupault* (sous la direction de J-M Couvé), *Les Cahiers A L'Index*, 2014 ; *NatUrES*, photos de P. Rana-Perrier, *Editinter/Les Cahiers A L'Index*, 2017. *L'île Papillon...* poèmes d'A. J. Macé illustrés par JMC, *comme en poésie*, 2018. *L'ire L'Anselme*, essai consacré au centenaire du poète, *Editinter/Les Cahiers A L'Index*, 2019, *Dais d'hommage I*, éditinter, 2020.

CLAIRE CURSOUX : âgée de trente ans professeure de lettres. Plusieurs de ses poèmes ont été publiés dans la revue *Lichen*, tandis que d'autres sont à paraître au cours de l'année dans la revue *Écrits du Nord*, ainsi que dans des anthologies publiées par *Flammes vives* et par *Les Dossiers d'Aquitaine*. Par ailleurs, elle va prochainement commencer à rédiger des notes de lecture pour la revue *Recours au poème*.

COLETTE DAVILES-ESTINES : née au Vietnam, elle a grandi en Afrique, elle a été longtemps paysanne. Elle puise son inspiration dans un sentiment de perpétuel exil. Nombre de ses textes ont été publiés à *La Barbacane*, *Le Capital des Mots*, *La Cause littéraire*, *Cabaret*, *Un certain regard*, *Revue 17 secondes*, *Ce qui reste*, *Paysages écrits*, *Le Journal des poètes*, *Écrit(s) du Nord*, *Nouveaux délits*, *Comme en poésie*, *Verso*, *La Toile de l'un....* Recueils : *Allant vers et autres escales* (l'Aigrette, 2016), *L'Or saisons* (éditions Tipaza, mai 2018) et *Matrie* (éditions Henry, septembre 2018). Son site : <http://voletsouvers.ovh>.

ESTELLE DECAMPS : née en 1993 à La Louvière en Belgique d'un père bohème d'origine polonaise et d'une mère bourgeoise. Au fil des années, la poésie est révélatrice et, sa source d'inspiration fut déclenchée au travers de ses artistes fétiches tels que Boris Vian, Serge Gainsbourg et le poète et chanteur belge, Camille Biver. En janvier 2015, elle gagne son premier prix grâce au concours international de la poésie IOWDOK, avec son texte *Le chevalier de la solitaire*. Publiée dans les revues *Nouveaux Délits*, *Festival Permanent des Mots*, *Traction Brabant*.

JACQUELINE DEJEUX : après des études de lettres, elle s'est orientée vers les sciences humaines. Elle vit et elle a travaillé à Autun, à proximité des sentiers pédestres qu'elle arpente régulièrement. Goût pour les relations familiales et amicales, tous les arts, surtout la littérature. La lecture est un des centres de sa vie, l'écriture une compagne fidèle bien qu'épisodique. Publiée dans deux ouvrages collectives : *Gens de pays*, sous le pseudo Joséphine (bibliothèque d'Autun ; 2012), et *Sept fois là*, collectif Plumes et chocolat (Denis Editions ; 2016).

INGRID DESCHARNE : vit dans le sud de la Bourgogne. Déjà publiée dans la revue *Cabaret*.

CLAIRE DESTHOMAS DEMANGE: professeur agrégée d'anglais retraitée. Écrit depuis la mort de son père journaliste et ténor, qui écrivait de la poésie et chantait. Les chiens sont une partie indissociable de sa vie. *Dialogue avec Viva*, sa chienne labrador, (Musimot; 2014). Autres recueils de poésie: *Les nuits de mon amour* (La Bartavelle; 2011), *Quand je parle à la terre* (La Bartavelle; 2014), *Noir* (Musimot;

2018). Fait beaucoup de montagne depuis toute jeune: Passion qui inspira *Carnet de montagne* (Musimot; 2016) et *Pierrier* (Musimot; 2019) éditeur cette année.

EVA DEZULIER : jeune autrice de trente ans, elle écrit des nouvelles et des poèmes, publiés dans des revues (Dissonances, Pierres d'encre) ou chez divers éditeurs (éditions de l'Aigrette, Inspire, entre autres). Elle écrit également des romans, dont le premier est à paraître en 2021 aux éditions du Jasmin. Normalienne et agrégée de Lettres modernes, elle enseigne aussi dans un lycée depuis huit ans.

<https://www.facebook.com/EvaDezulier.Auteur/>

ANAÏS DI PASQUALI : née à St Etienne et vit dans le Haut Beaujolais. Ecrit poèmes, chansons, fables et un roman publié aux Editions Héraclite : *Le vol des deux aigles*. Son CD solo *Ode à la Vie* a été réalisé en 2018. Artiste pluridisciplinaire, animatrice artistique et future arts-thérapeute, elle utilise l'Art comme langage quotidien.

ANNE-SOPHIE DUBOSSON : vient de Suisse et vit actuellement à Nashville où elle poursuit ses études doctorales. Son dernier recueil *De rage et d'eau* a été publié aux éditions *Torticolis et frères* et elle a participé à diverses publications telles que *Le Capital des mots*, *Traversées*, *La Cinquième saison* ou encore *Le Persil*. Son recueil *La trame de nos corps dans ce long voyage* a été récompensé au concours des Arts Littéraires en 2013.

LAURENE DUCLAUD : née à Rouen , elle vit à Paris depuis 10 ans. D'abord passionnée par les narrations interactives (jeux vidéo, mais pas que!), elle s'est ensuite orientée en parallèle vers l'écriture, attirée par sa forme directe, son accessibilité, son indépendance. Elle vient finir l'écriture d'un recueil de poésie moderne. Elle aime beaucoup les lectures publiques, et l'échange spontanée qui en découle. Mais sa passion la plus constante depuis toujours, c'est le football, qu'elle pratique depuis toute petite avec une heureuse réussite.

<https://textesetbieres.art.blog/>

ALEXANDRA ESTIOT : est parisienne. Elle écrit des nouvelles depuis peu, certaines d'entre elles ont été publiées dans les revues Rue Saint Ambroise (*Bob*), Dissonances (*Du haut de la falaise de Plaisance*), L'Encrier Renversé, (*Adèle*), La Piscine (*Anacrouse*), Hazard Zone (*Hong Kong*) et la revue québécoise XYZ en a publié deux autres (*Clinique* et *Feu Rouge*). Elle a également contribué à des recueils de nouvelles anthologies des éditions Mondes Futuristes Éditions (avec *Grain de sable* et *Fondu au Noir*), Le Harcèlement de rue (avec *Même pas peur*), et Dans la ville (avec Manhattan).

BLUMA FINKELSTEIN : née en Roumanie, est Professeur Emérite à l'Université de Haïfa, et poétesse de langue française. Elle a écrit plus de 35 recueils de poèmes, des récits en prose ainsi que des essais critiques sur le dialogue judéo-chrétien dont elle est spécialiste. Son dernier roman *Les Pèlerins de Samarcande* a été publié en 2015 aux Ed. Diabase. Deux recueils de poésie également chez Diabase : *Il vient un temps où même Dieu doit faire pénitence* (Diabase), et *La Dame de Bonheur* (2019). Elle est chevalier de l'Ordre National du Mérite pour son œuvre littéraire en français.

PASCALE FLAVIGNY : vit dans le Périgord pourpre et à Paris. Elle a publié un recueil au Soufflet Vert, *Silo Silence*, ainsi que des poèmes dans les revues Ellébore, Distorsions, Landes, Le Capital des Mots, Paysages écrits, Verso, Diérèse, Arpa.

CHLOE GALLAND : née en 1987, passionnée de poésie et de littérature fantasy et SF. Publiée à deux reprises dans la revue Libelle. Elle écrit toujours des poèmes, « *parce qu'il faut bien que ça sorte* »

CATHY GARCIA : née en 1970. Auteur & artiste indisciplinée, elle a créé la revue Nouveaux Délits en juillet 2003, qu'elle conçoit intégralement à la maison. Participe à diverses expositions, illustre des revues et des livres d'autres poètes. Rédige des notes de lectures pour divers sites littéraires. Derniers livres paru : *Pandémonium II*, *Toboggan De Velours*, *Celle qui manque* (à tire d'ailes ; 2019).
<http://cathygarcia.hautetfort.com/>

MARINE GIANREGORIO : diplômée en Cinéma, pratique la photographie argentique et réalise des films documentaires. Sa première exposition personnelle *Énigme du désir*, réunissant photographies et poèmes s'est tenue en mai 2019, à la Galerie L'œil du Huit, à Paris. Ses poèmes sont publiés dans les revues: *Méninge*, *Lichen*, *Pergola*, *Poétisthme*, *Traction-brabant*, *Les Cosaques des frontières*. Blog: Les mains flâneuses <https://marinegiangregorio.wordpress.com/>

ANNABELLE GRAL : essaie de se balancer sur la corde des mots depuis quelques années... Son but ? Tenter de dépasser un quotidien forcément uniforme et uni-temps pour rejoindre quelques instants les paysages un peu plus colorés de son imagination. Résultat : des essais sur son blog www.annabelle-gral.fr et des publications depuis 2018 dans les revues Lichen et Festival Permanent des Mots.

ELISABETH GRANJON : comédienne depuis une vingtaine d'années, elle écrit des pièces de théâtre régulièrement jouées par des compagnies de la région lyonnaise. Depuis peu, elle propose ses textes à des éditeurs. Un recueil de poésie *Encore, et pourtant...* (Christophe Chomant Editeur ; 2018) ainsi que de nombreuses publications de poèmes et nouvelles en revues et anthologies : Bacchanales, FPM, Ed de l'Aigrette, Les impromptus, Ecrits du Nord, l'Ampoule, 21 Minutes.

DANIELE GRILLI : née en 1948 à Autun. Elle a passé la majeure partie de sa vie professionnelle à Paris, dans le domaine de l'information. De retour à Autun elle participe activement à Lire en Pays Autunois (lectures à voix haute, échanges autour de livres, communication pour la Fête du Livre...). Elle apprécie aussi les rencontres amicales de l'atelier Plume et chocolat pour l'écriture mais aussi...la gourmandise.

GUENANE : vit en Bretagne. De *Résurgences*, 1969, à *Ta Fleur de l'âge*, 2019, cinquante ans de présence chez Rougerie. De nombreux livrets chez La Porte, des romans, des récits, des nouvelles. <http://www.guenane.fr/>

ELSA HIERAMENTE : dessine et écrit. Elle interroge le corps, l'individu et l'autre. Auteur des livres *L'amour à boire* (Les Venterniers ; 2018), *Un jour* (album jeunesse éditions Cépages ; 2017), *Les gens qui s'aiment* en collaboration avec Marcella (Les Venterniers ; 2017), elle publie aussi en revues, La Piscine, Squeeze, Verso, 17secondes, Friche, Traction-brabant. <http://ledejeunerducrocodile.com/>

MICHELLE ACCAOUI-HOURANI: écrivaine libanaise. Elle a publié les recueils *Empreintes d'une Vie* et *L'Écho bleu* (Edilivre), *Au bout de l'allée* (Persée), *Composition étoilée* (Incipit en W), *Au bord du ciel, un chemin* (L'Harmattan). On retrouve aussi ses textes dans les revues *Rétro-viseur*, *Friches*, *Travioles*, *La sape*, *Revue Multiples*, *Verso*, *L'œuvre boîtes*, *Le Grill*, *Décharge*, *Traction-brabant*, *Liqueur 44*, *Traversées*.

Plusieurs prix dont en 2018, le 1^{er} prix de la poésie libre pour son poème *Pause bavarde*, le 1^{er} prix de la francophonie pour l'ensemble de ses poèmes et le 3^{ème} prix pour son poème court *Jeunesse d'aujourd'hui* au concours Europoésie de Paris. Elle participe la même année également au concours de haïkus lancé par le magazine littéraire *Haikouest* et décroche le 3^{ème} prix.

<https://www.michellehourani.fr>

MARIE-PHILIPPE JONCHERAY : autrice française de romans (*Diane chasserresse*, *La mécanique du désir*), de poésies et de nouvelles publiées en revues (dont *Rue Saint Ambroise*, septembre 20), elle met en voix ses textes, en collaboration avec des compositeurs (arte audioblog) et pratique l'écriture pour le cinéma avec le cinéaste Julien Lahmi, (court-métrage *Les mots bleus* visible sur YouTube).

Plus d'infos sur <https://mariephilippejoncheray.tumblr.com>

ROSE KELLER : née en 1968 à Arcueil. Enfance sans histoire avant une adolescence pleine d'histoires. Puis, des études de philosophie, pendant lesquelles elle oscille entre orgueil et désespoir. Cette oscillation ne conduisant nulle part, elle se tourne vers l'enseignement... Aujourd'hui, elle muse, elle bade, elle rêve et elle écrit un peu. Parfois passionnément !

VALERIE LACROIX : née à Lyon en 1965, elle a enseigné les Sciences de la Vie et de la Terre jusqu'en 2016 puis s'est reconvertie en libraire. Elle aime beaucoup lire, écrire, marcher, écouter le silence et rêver en plein jour. A publié les romans jeunesse *Coline, 17 ans, dans la rue* et *Tifi en Haïti* (Thierry Magnier), *Gazaoui* (Oskar), *Né sous X* (Vergier des Hespérides), les albums *Histoire de Gamin* (Liberté des mots), *Mélodie sur les toits* (Perspectives). Également *Potion Papillon* (L'Harmattan) concours de la nouvelle George Sand, *Le calligraphe* (Editions de Cuisery) concours de nouvelle.

MARIE-DO LAPORTE . professeure de lettres aux alentours de Metz. Une série de poèmes, *Eoliennes*, est parue dans la revue *Traction -Brabant* (mai 2020). Poèmes à paraître dans Les revues *Lichen* et *Nouveaux Délits*.

NATHALIE LAURO : née à Marseille en 1965, amoureuse de la Côte D'Azur où elle vit depuis 33 ans, elle s'y partage actuellement avec Berlin. Depuis quelques années, l'art digital, la musique, la photographie et l'écriture ont pris une place prépondérante dans sa vie. Recueil de poésie *Vides et Sensations* (Edilivre ; 2017), *Une méditerranéenne à Hanovre* roman (Ed. Abatos ; 2019). Poésie publiée dans les revues : *Florilège*, *Création et Poésie*, *Infusion*, *Sistoeurs*, *L'Ouvre-Boîte à Poèmes*, *Cabaret*, *L'Essor Poétique*, *Les Amis de Thalie*, *l'Aéro-Page*, *Ornata*, *Missives*, et aussi dans diverses anthologies. <http://www.nathalielauro.com/>

NADINE LE NOC : née en 1959 en pays breton. Formée à l'école de la vie, elle travaille dans le soin et en tant qu'écrivain public, correcteur, rédacteur. Débute dans l'écriture avec une publication de textes dans Traction-brabant.

ALIX LERMAN ENRIQUEZ : née à Paris en 1972, a déjà publié une quinzaine de recueils de poésie comme *Météores* (La Bartavelle, 2005), *À-Contre-jour* (Hervé Roth Editeur, 2013), *Les territoires de la nuit pourpre* (Do Bentzinger Éditeur 2012), *Herbier d'errances* (Flammes Vives, 2016), *Au-delà de la nuit* (Éditions Les poètes français, 2016), *Tessons et miroir* (Éditions Vox Scriba, 2017) ainsi que *Estuaire de l'espoir* (Éditions flammes vives ; 2018), *La morsure du jour sur la mer* (Éditions Les poètes français, 2018). Elle est également l'auteur de proses poétiques sur le site de l'éditeur Hervé Roth et anime elle-même deux blogs poétiques [Perles de poésie](#) et [Aphorismes et petits riens](#).

JACQUELYNE LEPAUL : née le 13 août 1926 à Remiremont (Vosges), dessinatrice en textiles, puis professeure de Lettres en L.E.P. Réside toujours à Remiremont. Commence à écrire des poèmes vers l'âge de 16 ans, remarquée en 1942 par Paul Valéry, publie dans les revues suivantes (liste non exhaustive !) : La Cassette, La Revue Neuve, Quartier latin, Signes du temps, La Pensée Française, Main dans la Main, Flammes vives, Le Radeau de la Méduse, Néo-Courrier, lô, Jeunes Lettres Hennuyères (Belgique), Abat-Nuit, Janus, Impressions, Evian-Mondain, Le Ménure, Orion, Sources, Alternances, Soleils, etc... Publie à compte d'auteur *Visages* (1952) réalisé en lithographie (textes et illustrations de l'auteure), préface de Paul Fort, *Poèmes d'avion* (1954), illustré de quatre lithographies de l'auteure; préface de Louis Notteghem, *Le rhume des foins* (1957), illustré de trois gravures lithographiques de l'auteure (éditions Millas-Martin)... dans les cartons de très nombreux poèmes, romans, scénarios, spectacles d'art total, et même un projet de dialogue entre musique du Nord de l'Inde et celle du Sud. Elle a fait partie de nombreuses Sociétés littéraires dont : Société des Gens de Lettres, Société des Poètes de l'Est, Académie de la Pensée Française, Académie populaire de littérature et de poésie etc...

VERONIQUE LEVY SCHEIMANN : après avoir travaillé dans le marketing et Internet, elle s'oriente vers la communication, la relation. Elle exprime sa sensibilité à travers l'écriture et l'illustration de textes poétiques. *Poésies d'un autre temps* (Editions Thierry Sajat, 2016), *Au-delà de la porte* (auto édition, 2017), *Entre les rives* (Éditions Abordables, 2018), *Café en terrasse* (Société des Poètes Français, 2020). Publication de poèmes dans des revues (Lichen, anthologie de la poésie 2018). Elle participe au blog Versaillais Instant V et organise des événements (salon Ecrire à Versailles, exposition...). Avec un fort appétit de créativité et de partage, elle expérimente le chant, la peinture, le théâtre, le violoncelle....

ALICE MAËS : écrit, compose et enseigne depuis que son monde est monde. Alice Maës vit à Bruxelles où elle s'arrange pour goupiller ces trois activités. Son site compile quelques écrits, morceaux et collaborations Quelques-uns de ses textes ont été publiés dans la revue de poésie en ligne Lichen. alicemaes.wixsite.com/alicemaes.

LAURENCE MARINO : du journal intime aux poésies d'adolescentes, elle a toujours cultivé son goût pour l'écriture. En parallèle d'une carrière dans l'accompagnement et la formation, elle écrit des romans, des poésies et d'autres textes créatifs. Ses

thèmes de prédilection sont la folie et les déséquilibres. Convaincue que l'écriture peut aussi guérir, elle développe un accompagnement original sous forme de correspondances. Quadra hyper active, elle cultive de nombreux jardins secrets... A publié : *Les caravanes du Diable*, *Les amours contrariées*, recueils de poésie auto-édité (2016), *Neuf mois ou presque*, (Yakabooks ; 2017), *Malaise*, (Edition du Vénasque; 2020), *Lyne ou la constellation du Scorpion*, Edition du Vénasque ; 2020)
Site : <https://laurenceducos.wordpress.com/>

GUYLAINE MONNIER : est enseignante et auteure. Elle publie régulièrement textes courts et poésies en revues ou anthologies. Elle est auteure de deux romans et anime des ateliers d'écriture pour des publics variés. Par le passé, auteure aux éditions Dunod et commissaire d'exposition (art numérique, Centre Pompidou). Parutions : recueil de poésies *Un jour demain*, illustré par Pierre Lebas (éd. Pupilles Vagabondes, déc. 2019), et proses poétiques dans la revue littéraire Daïmon.
<https://www.gmonnier.com/>

ORIANNE PAPIN : vit à Fontainebleau (Île-de-France), auteure de *Poste restante*, Polder n°185 coédité par la revue Décharge et la maison d'édition Gros Textes (mai 2020). Elle enseigne et met en scène les mots, agit chaque jour pour une poésie vivante, incarnée (scènes et poésie urbaine). Ses écrits se posent aussi dans les revues comme *Verso*, *Triages*, *La Grappe*, *Poésie/première*, *Les Hommes sans épaules*, *Diérèse*, *Ancrages* ou *Incertain Regard*. <https://oriannepapin-83.websself.net/>

ANOUGH PARÉ : dans l'écriture depuis l'âge de 6 ans. Un livre d'artistes *Comme Un* chez Area, publiée dans la revue a-verse et sur internet avec Recours au poème- Le capital des mots. Une série de micro-fictions sur France-culture.

ANNICK PASTOR : se trouve en Bourgogne. Elle est peintre et écrivaine positive. Un livre de l'Association Ma Muse de Marcigny est paru avec quelques uns de ses tableaux et ses poésies. L'Association Ma Muse prépare un livre sur la ville de Marcigny (71) et elle va y participer.

ANNE PAULET : d'origine sarde par sa mère et cévenole par son père, elle est née à Alès-en-Cévennes en 1971. Elle s'intéresse très tôt à la littérature et aux arts. Elle part vivre à Rome à l'âge de 20 ans. De retour en France, elle exerce différents métiers dans les domaines du livre, de la lecture publique et du spectacle vivant notamment. Prolifique en échanges et rencontres ne se réclamant d'aucune école, elle se consacre à présent à l'écriture. A publié *L'Art et les matières* avec Jean Romain Lagarde, (L'An demain ; 2015). Divers textes parus dans les revues papier et internet : Festival Permanent des mots, Ffwl Lleuw, La Revue des Ressources, Lichen, Margutte, Quatre Nouvelles Branches du Mabinogi, Paysage écrit, Sur le chemin d'Arthur, Le Zaporogue
<http://scripta21.over-blog.com>

DOMINIQUE PENEZ : a travaillé longtemps à l'étranger dans des projets diffusion de la culture pour un public hétéroclite le plus large possible. Très jeune, elle a suivi des cours de déclamation, de théâtre, ils ont été les racines du terrain de son écriture et de ses poèmes lancés aux nuages. Animatrice d'écriture depuis 2009. Très active dans divers réseaux, groupes et collectifs. Elle publie des Haïkus et prend part au Coucou de Haïkus.

Membre fondateur de la revue Bleu d'Encre où elle a publié.

JOËLLE PÉTILLOT : vit en région parisienne. Publications en revue papier : Poésie première, Incertain Regard, Décharge, Comme en poésie, 17 secondes, Écrits du Nord, Revue-Méninges, Traction Brabant, Verso, Voix, ARPA. Et revues numériques : Lichen, Reflets du Temps, L'Ardent Pays, Le Capital des mots, La Cause littéraire, Possibles, Recours au Poème.

Anthologies : *De l'humain pour les migrants*(Jacques Flament), *Flammes Vives* tome1. Un recueil de poésie : *Le bal des choses immobiles* (Collection Surya, Éditions Alcyone). À paraître : *Éclair obscur*, prix des trouvères lycéens 2019 (Éditions Henry). Publiée dans le cadre du concours 2017 de poésie RATP, livre *100 poèmes pour voyager*. Publications hors poésie aux Éditions Chemins de tr@verses : deux romans *La belle ogresse*, et *La reine Monstre*, ainsi que deux recueils de nouvelles *Le hasard des rencontres*, et *Petites morts ou presque*.

<http://www.joelle-petillot-la-nuit-en-couleurs.com>

ALINE PETIOT : née à Chalon-sur-Saône, vit en Haute-Saône depuis 2007. Publication en autoédition de *Turbulences*, recueil de textes racontant "les femmes". Parution de prose et recension dans la revue Florilège et publications de peintures et textes pour Art et Vers. Anime un atelier d'écriture, lit à voix haute accompagnée de ses amis "Les Poètes de l'amitié" et du groupe "Les Turbulents". Pratique le dessin au pastel sec et l'abstrait à l'acrylique.

LORRAINE POBEL : vit à Lyon. Poète, elle a écrit du théâtre publié en Revue et plusieurs recueils. Deux d'entre-eux. *Ethiopie* et *Orient Proche* ainsi qu'un récit *Une Voyageuse en Iran* (2015) témoignent de sa prédilection pour le voyage en solitaire. Elle anime depuis de nombreuses années des lectures rencontres avec des poètes.

CHRISTIANE PREVOST : née à Grenoble, vit à Paris depuis l'âge de 7 ans. Juriste mais a aussi un diplôme d'ethnologie. Venue à la poésie principalement par cette discipline qui lui a ouvert les voies de l'imaginaire, et par la psychanalyse. Publiée dans de nombreuses revues de poésie en France et Francophonie, dont Création, Marginales, Le Journal des Poètes, Écriture, Paris Littéraire, Traversées, Les cahiers de la Rue Ventura, ARPA, à l'Index , Les Écrits du Nord, Cabaret, et sur les websites Mondes Francophones, Recours au Poème, Paysages écrit, The Stockholm Review of Literature, wildsoundfestivalreview.com, Lichen, Le Capital des Mots.

EMMANUELLE RABU : écrivain et plasticienne, vit à l'estuaire de la Loire. Publiée dans les revues Festival Permanent des Mots, Méninge, Lichen, Possibles, The Outlaw Poetry, Cabaret, Litt'Orale. Vient de paraître *1492 - Amphores Poétiques* recueil de calligrammes (Jacques Flament).

ALINE RECOURA : professeur des écoles, vit en parallèle sa passion pour l'écriture. Elle découvre le slam en 2010, intègre le collectif SlamÔféminin (joua au festival d'Avignon). En 2019 elle participe à la création du collectif les Déméniges. Publiée dans plusieurs anthologies : sur le slam chez Nathan, sur le handicap *On dit cap* , sur l'hommage aux morts *Ad Vitam Eternam*, et des livres de travaux manuels (Le temps apprivoisé).

CLARA REGY : née près de la Loire l'aime encore, même si elle vit en Bretagne. Écrit depuis toujours, publie depuis peu " Prix des Trouvères" pour *Furet* en 2015, *Lycaons* 2017, *Les dames* 2020 tous trois aux Editions Henry, deux petits livrets chez *La Porte* et *Ourllets II* aux Editions Lanskin. Dans ces différents textes ; des observations précises, des souvenirs inventés ou bien l'inverse, ce n'est pas grave. Enseigne le Français et participe à la revue en ligne *Terre à Ciel*. Cette année *Adelino, journal de mars*, aux éditions du Petit Rameur.

CÉLINE ROCHETTE-CASTEL : née à Tours, vit à Nantes, a publié *La Chair du temps* (Ed. Mohs ; 1994), *Poèmes à la gomme* (Ed. Le Chat qui tousse ; 2000) et en revue dans : *Bleu d'Encre*, *Cabaret*, *Comme en Poésie*, *Diérèse*, *Encres Vagabondes*, *Friches*, *Froissart*, *Gare Maritime*, *Le Pot à Mots*, *Les Brèves du Petit Pavé*, *Menu Fretin*, *Nouveaux Délits*, *Oiseau Bleu*, *Pages Insulaires*, *Traces*, *Traction-Brabant*, *Verso*. Présente sur les sites *Incertain Regard & Terre à ciel* ainsi que dans le recueil collectif *Fenêtre sur plumes* (Ed. Le Petit Pavé ; 2014).

ISABELLE ROLIN : vit et travaille à Lyon, aime beaucoup la Bretagne et rêve d'aller s'y installer un jour. Publiée dans les revues *Axolotl*, *Traction-Brabant*, *Verso* et régulièrement dans *Cabaret*.

MARTINE ROUHART : née à Mons (Belgique) a mené une carrière de juriste. Donner de la poésie à la vie, voilà ce qui l'a incitée à prendre la plume. Romancière (son septième roman, « Les fantômes de Théodore », est paru en 2020 aux éditions *Murmure des Soirs*), elle écrit aussi des poèmes (« Loin des routes agitées » vient de paraître aux éditions *Le Coudrier*) et contribue à plusieurs revues littéraires. Vice-Présidente de l'Association des écrivains belges/ membre du Conseil d'Administration de l'Association Royale des écrivains et artistes de Wallonie.

VALERIE ROUQUIÉ : grandit et vit en Bourgogne. Elle commence le dessin à 7 ans et n'a pas lâché les crayons depuis. Elle crée un univers personnel où les personnages imaginaires semblent surgir de la commedia Dell'arte avec parfois quelques influences orientales. La féminité est très présente dans ses œuvres. Elle expose ses œuvres. <https://valerie-rouquie.odexpo.com/>

SOFIA RYBKINA : habite à Saint-Pétersbourg. Musicienne professionnelle, elle est aussi poète et illustratrice. Ses œuvres ont paru dans les revues littéraires telles que *Slovo\Word*, *La Page Blanche*, *L'Etrave*, *Lichen*, *Edita*, *Star 82 Review*, *Tipton Poetry Journal*, *Capulet Magazine*, *White Wall Review*, etc. <https://www.facebook.com/sofiarybkina/>

VIRGINIE SEBA : depuis toute petite, elle a le goût de l'écriture, de la lecture, des arts plastiques et de la scène. C'est seulement à la cinquantaine, à la faveur d'une rupture conjugale, que Virginie prendra son envol artistique. Depuis Virginie n'a de cesse d'écrire, conter, slammer, mettre en scène, performer, seule ou en groupe.

MURIEL SENDELAIRE : vit en Saône et Loire. Textes publiés en revues (*Arpa*, *Comme en poésie*). Recueils édités : *Le chant contraire* (éd. *La Porte*), *Cher acidulé* (éd. *Rafaël de Surtis*).

GERALDINE SERBOURDIN : elle enseigne le théâtre et vit à Lille. Ses textes sont publiés dans des revues telles que Décharge, La Nouvelle Revue Moderne, Traction-Brabant, Verso, et sur les sites Le capital des Mots et Le Tréponème bleu pâle. Un recueil *Captures d'éclat* chez Jacques Flament éditions.

CATHERINE SERRE : vit à Villefranche-sur-Saône, à côté de Lyon mais elle écrit n'importe où, surtout de la poésie. Elle se risque à déplacer les représentations, à lire à voix haute, à mêler les mots à du son, des objets, des créations textiles. Elle publie des textes en revue papier ou internet, participe à des festivals, organise des événements poétiques. Elle aime rencontrer les poètes et les lire, surtout si elles sont vivantes. <https://equinoxe.blog/>

DEEA STATE : née en 1989 et vit à Bucarest. Elle a joué de nombreux rôles dans des pièces de théâtre, à l'université et après, et a publié de nombreux articles dans des revues spécialisées, en tant que sociologue. Elle est l'auteure d'un roman *La vie à travers ses yeux*, (2018) et d'un recueil de poèmes, bilingue franco-roumain, *Elixir pour l'âme* (2019). Elle publie prose et poésie dans de nombreux magazines littéraires dans son pays et est présente notamment dans Lichen et La Poésie Sauvage.

HELENE SUZZONI : Licenciée de L'INALCO, elle a vécu plusieurs années au Japon, et parcouru une partie de la Chine, continentale, ainsi que Taïwan. Ses écrits poétiques s'enracinent dans les éléments de la nature. Quatre ouvrages aux éditions Les P'tits Bérets, Collection Le Palpitant : *Poèmes d'ombre et de lumière* (2015), *Poèmes sous le vent* (2015), *Poèmes de tiges et de rameaux* (2017), *Poèmes sur le fil de l'eau* (2017). A paraître, même éditeur, fin 2020 : *Poèmes à fleur de terre*.

MARJORIE TIXIER : née en 1977, romancière et poétesse qui vit en Savoie. Son premier roman, *Un matin ordinaire* est paru en janvier 2020 chez Fleuve éditions. Elle publie régulièrement des poèmes dans la revue numérique *Lichen*, sur son blog <https://marjorietixier.blogspot.fr/> et sa page Facebook. Ses textes entrent pour la seconde fois dans la revue Cabaret.

NADINE TRAVACCA : née au bord de la mer, réside en Savoie. Publie des textes courts, poésie ou nouvelle, uniquement en revue papier ou numérique (Lichen, Méninge, Mot à maux, Traversées, Cairns, Squeeze, Ornata.).

ELISE VANDEL: 40 ans. Vit et travaille à Toulouse. A travaillé en librairie, en bibliothèque, A co-créé le fanzine « À Poil ! » en 2015. Animatrice d'ateliers d'écriture, elle aime le texte et les textures. L'écriture poétique, comme des "fusées", s'étoffe de la préparation d'un roman. La céramique et la peinture sont venues naturellement durant le confinement. Elle poursuit sa recherche du beau et du poétique à travers les mots des autres et les siens propres. Publiée dans Traction-Brabant, Revu la Revue. <https://chezliseron.com/>

NATALIA VIKHALEVSKY : est née à Bakou, la capitale de l'Azerbaïdjan, vit à Montréal. Ses nouvelles ont été publiées dans diverses revues papier et numériques telles que Anneau A, La Revue des Citoyens des Lettres, La Salamandre d'Axolotl,

Nouvelle Donne, Cœurs de plumes, Filigranes, Poésie Première... Publiée aussi par Le 122 dans une anthologie et chez les éditions du Venasque et Bloganozart.

FANIE VINCENT : vit entre Rhône et Loire dans un paisible hameau, elle écrit depuis longtemps des poèmes et quelques brèves nouvelles. Publiée dans l'Anthologie subjective de Guy Allix, dans Capital des mots et dans Beauty wil save the world, ainsi que dans un recueil collectif de Le Penchant du roseau (Christian Domec).

Retrouvez aussi les sites des auteures et illustrateurs sur
<http://www.revuecabaret.com/auteurscabaret.html>

Revue Cabaret hors série #7

Sommaire

Edito par Alain Crozier	p. 3
Aline Petiot	p. 6
Marie-Do Laporte	p. 7
Virginie Séba	p. 7
Marine Giangregorio	p. 10
Barbara Auzou	p. 11
Martine Rouhart	p. 13
Alice Maës	p. 14
Pascale Flavigny	p. 15
Katherine L. Battaiellie	p. 16
Nathalie Lauro	p. 18
Marie-Anne Bruch	p. 19
Estelle Decamps	p. 20
Louise Alméras	p. 21
Natalia Vikhalevsky	p. 23
Claire Desthomas Demange	p. 24
Deea State	p. 25
Danièle Grilli	p. 26
Sofia Rybkina	p. 27
Imane Azmy	p. 28
Anne Paulet	p. 30
Marie Bronsard	p. 31
Sanja Atanasovska	p. 34
Géraldine Serbourdin	p. 35
Valérie Canat de Chizy	p. 36
Anne Barbusse	p. 37
Nadine Travacca	p. 39
Elise Vandel	p. 40
Anne-Lise Blanchard	p. 41
Elisabeth Granjon	p. 42
Bluma Finkelstein	p. 44
Michelle Accaoui-Hourani	p. 45
Lorraine Pobel	p. 46
Véronique Lévy-Scheimann	p. 47
Orianne Papin	p. 48
Claire Coursoux	p. 49
Anouch Paré	p. 50
Joëlle Pétillot	p. 51
Hélène Suzzoni	p. 52
Fanie Vincent	p. 53
Emmanuelle Rabu	p. 54
Colette Daviles-Estines	p. 56
Alexandra Estiot	p. 57
Parme Ceriset	p. 58
Chloé Galland	p. 59
Anne-Sophie Dubosson	p. 60
Isabelle Rolin	p. 62

Annick Pastor	p. 63
Eva Dézulier	p. 64
Aline Recoura	p. 65
Cathy Garcia	p. 67
Diana Bifrare	p. 69
Marjorie Tixier	p. 70
Béatrice Aupetit-Vavin	p. 71
Guylaine Monnier	p. 72
Murielle Compère-Demarcy	p. 73
Sandrine Cerruti	p. 74
Christiane Prevost	p. 76
Dominique Penez	p. 77
Loris A. Brusneld	p. 78
Anaïs Di Pasquali	p. 81
Elsa Hieramente	p. 82
Valérie Lacroix	p. 83
Jacqueline Dejeux	p. 84
Guénane	p. 85
Rose Keller	p. 86
Muriel Sendelaire	p. 88
Jamila Cornali	p. 90
Tania Ceija	p. 91
Annabelle Gral	p. 92
Corine Chapelain-Rotter	p. 93
Marie-Philippe Joncheray	p. 95
Catherine Serre	p. 97
Laurence Marino	p. 98
Céline Rochette-Castel	p. 99
Nadine Le Noc	p. 100
Laurence Chaudouët	p. 101
Alix Lerman Enriquez	p. 102
Clara Regy	p. 103
Laurène Duclaud	p. 104
Ingrid Descharne	p. 106

Illustrations

Valérie Rouquié : couverture
Jean-Marc Couvé : p. 12 ; p. 38 ; p. 61 ; p. 87

Revue Cabaret / Le Petit Rameur

31, rue Lamartine
71800 La Clayette - FRANCE
www.revuecabaret.com

Dépôt légal : juillet 2020 - n° ISSN: 2555-2910

Numéro hors série gratuit

© 2020 Les auteurs & Revue Cabaret